

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FLORENCE

Etranger d'un jour à Florence, je me surprends à noter mes *impressions*, à défaut de souvenirs. C'est aux circonstances, bien plus qu'à l'abondance du thème, que j'en renvoie la responsabilité. Dans la première fureur de la curiosité, je me vois comme mis aux arrêts par une pluie torrentielle. Or, être condamné à rentrer son enthousiasme à l'heure même que depuis longtemps il attendait pour éclater, se voir réduit, en pleine Italie, aux quatre murs d'une cellule d'hôtel et à un carré de ciel grisâtre pour reposer ses premiers regards, c'est plus qu'il n'en faut pour assombrir une vie de touriste. Aussi bien, de dépit et de désœuvrement, je tombe sur ma plume pour infliger mes premières notes à vos lecteurs.

Hélas ! il n'y a pas encore vingt quatre heures, je m'attendais à une entrée en matière toute différente. Rien qu'au contact de la description du « Guide d'Italie », mon imagination s'était enfiévrée. Je voyais cette *Fiorenze ia Bella*, assise nonchalamment dans sa vasque de côteaues, de collines et de montagnes, sur des coussins de fleurs, toute enivrée de soleil et des arômes de son éternel printemps. Je voyais l'Arno, le *nobile fiume*, coulant à plein lit ses eaux de cristal comme celles de notre St-Laurent. Et au-dessus de cet Eden, un ciel bleu, mais d'un bleu... Sous le coup d'émotions trop pressées, « ma plume se refusait d'avance à décrire », en dépit de toutes les citations enthousiastes que j'avais empruntées avant de me mettre en route aux poètes les plus classiques. Mais voilà que, dès les abords de Pise, le calme revint sensiblement à l'esprit avec un vigoureux orage qui grondait au dehors. Il n'y avait plus d'azuré et de satiné que les descriptions du guide. Dans la réalité des choses, le ciel était opaque et une pluie vulgaire fouettait les vitres du compartiment. En face de moi, une Anglaise étalait son clavier dentaire à la faveur d'un sourire et semblait rêver des bords de la Tamise.

C'est ainsi que je fis mon entrée dans la ville des Fleurs et à « l'Albergo del Falcone » qui doit sans doute son nom à la présence d'un héron au-dessus de la porte.

Au bout de quelques heures cependant, le ciel eut l'air de vouloir se consoler. Les masses grisâtres qu'il roulait se déchirèrent pour laisser voir des crevasses d'azur et le soleil daigna même nous sourire, ce dont je profitai pour sortir, allant à tout hasard devant moi sans système, commençant à feuilleter le livre que je voulais lire, m'arrêtant pour traduire une inscription, noter une sentence écrite sur les murs, admirer tout au bout d'une rue un pan de colline verte ou quelque cime bleuâtre, contempler un antique palais aux fenêtres grillées, à l'encoignure écussonnée. De ce pas, je tombai sur un édifice que je reconnus à la grandeur des proportions et à la majesté de la masse pour le fameux « Duomo », la cathédrale de Florence. J'étais donc en présence de ce fameux dôme dont mon « guide », malgré sa prose officielle, m'avait fait des éloges pendant toute une page de petit texte. Le malheur, c'est que l'œil ne peut pas bien embrasser l'ensemble de l'édifice. L'encadrement est trop étroit. Il faudrait abattre quelques centaines de maisons pour que la cathédrale fut à son aise. Dans ce cercle comparativement mesquin qui la resserre, le regard ne peut que se heurter à un pan de mur, embrasser tout au plus un des portiques latéraux, l'unité de la conception échappe pour faire place à des détails qui perdent beaucoup de leur prix quand ils sont isolés du vaste ensemble. Je ne veux pas dire pourtant que dans le sens pratique et chrétien dont ils étaient aimés, les Florentins du XIII^e siècle n'aient pas eu raison d'asseoir au cœur même de la foule la demeure de Dieu. Ils savaient que le maître de céans veut que son accès soit facile aux pauvres, aux infirmes, à ceux qui sont condamnés à porter le poids du jour et à suer leur pain quotidien. Et si ce Duomo eut été enchassé dans quelque petit désert ou reculé au fond d'une prairie, la perspective y eut gagné peut-être, des amateurs s'extasieraient volontiers devant l'œuvre du génie, mais on n'y verrait pas tant de malheureux de ce monde y entrer un instant pour y déposer leur souffrance et se nourrir du pain de l'espérance.

Quoiqu'il en soit, la cathédrale de Florence, ou *Santa Maria del Fiore* passe pour un des plus beaux monuments chrétiens du monde entier comme proportions, architecture et décorations. Le dôme, qui s'élève à quelques trois cents pieds, repose sur des murs de deux cent cinquante pieds de longueur.

On dit que Michel-Ange, en partant pour Rome, où l'appelait

L'érection de la coupole de St-Pierre, répondit aux souhaits de ses amis : « To faro la sorella piu grande, già, ma non piú bella ». Il faut reconnaître cependant qu'il fit la sœur cadette et plus grande et plus belle.

Les murs de la cathédrale sont tout revêtus de marbre blanc, jaune, vert, composant une espèce de bizarrure orientale sur une surface plane. A cette heure là, le soleil qui rougissait tout l'Ouest de ses derniers feux, enveloppait le Duomo comme d'une auréole, dessinait les rares sculptures, tranchait les couleurs et prêtait à ces murs de mosaïque un aspect et un cachet particuliers. Je regrettai bien vivement que ce spectacle dût être de courte durée à cause de la nuit qui commençait déjà à envelopper de brume les maisons voisines. Le Campanile lui-même n'accusait plus que des teintes indécises quand je fus en position d'admirer ses formes élancées. Vraisemblablement, je pouvais compter avec plusieurs jours de soleil pendant mon séjour à Florence, et je n'avais que faire de deviner le chef-d'œuvre de Giotto au travers du crépuscule. Je m'orientai à la recherche de l'Albergo, songeant le moins du monde à l'incident qui devait clore cette première excursion et qui m'attendait au détour d'une rue voisine. Un groupe de l'autre monde, une vision de Milton ou de Dante. D'abord, deux fantômes noirs portant des torches allumées; puis, quatre autres fantômes chargés d'une litière; un autre couple fermant la marche; comme accompagnement, une psalmodie sourde et lente. Je ne fus pas longtemps toutefois à me reconnaître au milieu de cette apparition du moyen-âge : je rencontrai un détachement de la « Misericordia » dans l'accomplissement d'une œuvre de charité. Je suivis la direction du cortège pour mieux en étudier les détails.

Chaque confrère portait une longue robe noire descendant jusqu'aux pieds; sur la tête et sur la figure un capuchon de même couleur avec deux ouvertures pour les yeux; un immense chapeau noir pendait aux épaules : à la ceinture, une corde grossière où s'enroulait un rosaire; les pieds eux-mêmes étaient déguisés sous des guêtres. Impossible, par conséquent, de reconnaître ami ou ennemi sous cet étrange uniforme. Je me trompe, le costume lui-même est un passe-port d'amitié ou du moins de vénération publique : car toutes les têtes se découvraient sur le passage du cortège.

Cette institution des Frères de la miséricorde est sans contredit une des plus admirables qui soient au monde. Son origine se perd dans la nuit du treizième siècle, à une époque où des pestes décimaient Florence et mettaient en fuite tous ceux à qui la

charité ou l'amour n'imposaient pas leur témérité. A la vue de l'abandon où se confondaient morts et mourants, quelques citoyens héroïques se coalisèrent, pour disputer au fléau ses victimes jusqu'au delà de la vie. Leur première constitution fut stoïquement de servir les membres souffrants de Jésus-Christ jusqu'à la fosse. La peste calmée, l'œuvre continua, s'agrandit, revêtit une forme de constitution qu'elle a gardée jusqu'à ce jour. Son quartier général à Florence est Place du Dôme. Soixante-douze Frères y sont inscrits : prélats, prêtres, gentilshommes, artistes. A ce noyau sont adjoints cent et quelques ouvriers qui représentent le peuple. Chaque Frère a un casier marqué à son nom où se trouve l'uniforme noir de l'incognito. Aussitôt que la nouvelle d'un accident quelconque parvient à la maison de la Miséricorde, le Frère qui est de garde, en donne le signal au moyen d'une cloche. Immédiatement accourent ceux des associés qui sont à portée de l'appel ; ils revêtent l'uniforme, et, grand seigneur ou roturier, s'attellent à la litière et suivent le messenger du malheur ou de la mort. Il s'agit d'un blessé à transporter à l'hôpital, d'un moribond à veiller, d'un cadavre à déposer dans la chapelle mortuaire.

Pendant que je repassais ainsi mes souvenirs confus à l'endroit de la Misericordia, la procession arriva à la chapelle, tout à côté de la cathédrale : on fit halte au seuil, et chaque frère se retournant vers son suivant lui dit une salutation pieuse que je ne pus entendre : à mesure qu'on entra, les têtes se dévoilaient : car dès lors on était en famille et l'incognito n'avait plus sa raison d'être. Mais de la rue, où j'avais dû rester, il me fut facile de reconnaître à travers la demi-lumière des torches et des cierges de la chapelle certaines figures fines et distinguées auxquelles se rattachait tout naturellement un titre professionnel ou aristocratique. Quoiqu'il en soit, j'ai bien à cœur de compléter cette première ébauche de la Misericordia de Florence en la voyant de plus près. Et je peux le dire : pendant que je suivais le cortège, alternant des versets du *Miserere* et du *De profundis*, j'ai désiré de me ménager au moins pour une fois, le consolant honneur de revêtir l'uniforme noir, de sentir peser sur mes épaules le fardeau de la charité, de fusionner mon intention, ma prière et mon action à l'action et à la prière de ces héros du dévouement, *Hæc olivum meminisse juvaret* ; puisque, toute incomplète, que soit cette première expérience, je sens que je n'ai pas perdu ma journée.

LES ANCIENS PEUPLES DE L'AMÉRIQUE

I

Il est, dans l'histoire de l'humanité, un fait étrange qui frappe vivement l'imagination et force les plus inattentifs et jusqu'aux plus indifférents, à réfléchir : je veux parler de la disparition complète, de l'anéantissement de certains peuples qui ont laissé des traces évidentes de leur existence, mais dont l'histoire et le nom sont restés inconnus.

Qu'étaient ces hommes ? D'où venaient-ils ? Quelles étaient leurs mœurs, leur religion, leur état de société ? Autant de questions qui restent sans réponse ; autant de problèmes que la science a depuis longtemps essayé de résoudre, mais sur lesquels l'état actuel de nos connaissances ne nous permet de faire que des conjectures plus ou moins plausibles et fort éloignées de la certitude. Comment, en effet, recomposer la vie de ces peuples qui n'ont laissé pour témoins de leur passage que quelques armes ou quelques ustensiles et leurs propres ossements mêlés aux débris de toute nature, entassés par des cataclysmes dont nous ne saurions nous faire l'idée ? Comment fixer l'époque précise, ou même approximative à laquelle ils vivaient, quand on n'a que de si faibles indices pour se guider dans cette marche ardue à travers des siècles ensevelis à jamais dans le gouffre insondable de l'éternité ?

Ce serait donc tenter l'impossible que de vouloir assigner des limites précises à cette période qu'on est convenu d'appeler l'âge de pierre, et qui a dû se répéter, à des époques bien différentes sur tous les points du globe où il s'est trouvé des hommes tombés à l'état de barbarie, et recommençant, en vertu de la loi du perfectionnement inhérente à leur nature, cette marche difficile et pleine de longs et douloureux tâtonnements, vers le but commun de l'humanité : la civilisation.

Le continent américain, le *Nouveau-Monde*, comme on l'appelle, a eu, comme l'Ancien, ses peuples primitifs bien différents de ceux que les Européens y trouvèrent à leur arrivée. Ici, comme en Europe, comme en Asie, comme partout, des ruines nombreuses témoignent de l'existence d'un grand nombre de races diverses ayant habité ces régions qui, au XVI^e siècle, n'étaient déjà que des déserts. Elles nous retracent d'une manière fidèle les différentes phases par lesquelles l'homme d'Amérique a passé, depuis l'état sauvage dans sa plus affreuse barbarie jusqu'à la société policée et florissante à laquelle étaient arrivés les Lucas et quelques autres peuples. Mais, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, ces ruines nous disent infiniment peu de chose de ceux qui les ont laissées.

Au reste, l'archéologie américaine est de date relativement récente, et les nombreux savants qui s'en occupent, tant en Europe qu'en Amérique, font chaque jour, dans ce champ si vaste et si fécond, de nouvelles découvertes qui finiront peut-être par jeter un peu de lumière sur tant de questions intéressantes restées tout-à-fait obscures jusqu'aujourd'hui. Quelques archéologues ont même tenté, à diverses reprises, d'établir la chronologie des anciens peuples de notre continent, mais inutilement, comme on pouvait s'y attendre, et la meilleure preuve de leur insuccès réside dans les divergences énormes, dans les contradictions de leurs conclusions. Tous, cependant, s'accordent à admettre l'existence de l'homme en Amérique dès l'époque quaternaire. « La surprise, l'incrédulité même, » dit M. de Nadaillac, (1) « avaient accueilli les premières révélations sur l'antiquité de la race humaine, sur la contemporanéité de l'homme avec les pachydermes, les édentés gigantesques qui peuplaient le globe à l'époque quaternaire. Bientôt les preuves se sont multipliées avec une si éclatante évidence que le doute n'a plus été possible, et aujourd'hui nous pouvons affirmer que, dans des temps dont nous sommes séparés par une série incalculable de siècles, l'homme habitait notre continent [l'Europe], déjà bien vieux au moment de son apparition. »

Ces preuves de l'antiquité de l'homme sur l'ancien continent, se sont retrouvées identiques en Amérique; quelques savants américains ont même voulu remonter encore plus loin et retrouver des traces de l'homme jusqu'à l'époque tertiaire. La découverte

(1) L'Amérique préhistorique—Préface.

d'un crâne humain et de nombreux outils et ustensiles dans les terrains tertiaires de la Californie a donné naissance à cette opinion. Toutes les sociétés savantes des deux mondes se sont occupées de cette découverte; mais les circonstances dans lesquelles elle a été faite, les remaniements nombreux que le sol a éprouvés dans cette contrée depuis les temps les plus reculés, ne permettent pas d'affirmer son authenticité, ni d'en tirer aucune conclusion.

Notre intention n'est pas de nous lancer dans la discussion d'une question aussi importante et aussi obscure que celle de l'antiquité humaine; nous n'avons pas pour cela les connaissances nécessaires, et nous n'avons mentionné, que pour n'être pas trop incomplet, les théories modernes à ce sujet. Notre but est de faire connaître sommairement aux lecteurs de la REVUE CANADIENNE, les monuments qui jonchent le sol des Etats-Unis et une partie de celui du Canada, sans chercher à faire des conjectures plus ou moins spécieuses, mais à coup sûr hasardées, sur les hommes qui les ont élevés, et l'époque à laquelle ces hommes occupaient le pays. Aussi, laissant de côté l'homme tertiaire et même l'homme quaternaire, descendons un peu le cours des siècles et occupons-nous des races dont l'existence, moins problématique, est attestée jusqu'à la dernière évidence par des ruïnes qui témoignent parfois d'une civilisation fort avancée.

II

L'homme quaternaire américain, en admettant avec M. le marquis de Nadaillac que son existence ne puisse être contestée, n'était qu'un sauvage errant sans asile, dans les plaines ou les forêts immenses de notre continent; sans cesse occupé à défendre sa vie contre des animaux monstrueux dont on retrouve aujourd'hui les ossements énormes; en proie à toutes les misères inséparables de la vie sauvage dans ce qu'elle a de plus pénible: l'isolement.

Ces premiers habitants de l'Amérique une fois disparus, d'autres hommes sont venus les remplacer. Ici encore nous sommes dans une ignorance presque complète de tout ce qui touche à ces peuplades. Nous savons seulement qu'elles n'étaient pas nomades, et le changement complet de la faune semble indiquer soit qu'une longue période s'est écoulée, soit qu'un cataclysme est venu changer les conditions climatiques et détruire les espèces de l'époque précédente. A cause de ce dernier fait, il n'est guère possible de

rapporter à la même race l'homme quaternaire et celui dont nous nous occupons en ce moment.

Nous sommes maintenant en présence de peuples nombreux et sédentaires, jouissant d'une civilisation relative : les grands amas de débris, de détritns de toute nature abandonnés par eux autour de leur demeure et auxquels les savants danois, qui les premiers les ont étudiés dans leur pays, ont donné le nom de *Kjokkenmøddings*, sont là pour l'attester. Ces reliques, d'abord observées en Europe, se sont retrouvées en grand nombre dans toutes les parties de l'Amérique, depuis Terre-Neuve et la Nouvelle-Ecosse jusque dans les Guyanes, le Brésil et la Patagonie.

Remarquons ici, en passant, un fait qui s'impose à l'observation : c'est la similitude, nous pourrions dire l'identité du développement chez toutes les races et dans tous les pays. Partout les mêmes besoins font naître les mêmes idées, l'emploi des mêmes procédés, et des institutions analogues.

Des peuples qui n'ont entre eux aucune relation, séparés par des distances énormes, passent par les diverses phases d'une civilisation identique pour aboutir au même point. Nous le remarquerons encore plus d'une fois dans le cours de ce travail.— Ce seul fait suffirait, croyons-nous, à démontrer péremptoirement l'unité de l'espèce humaine, si une par son intelligence, par ses instincts et par sa constitution physiologique et anatomique.

Quelques-uns des *kjokkenmøddings* observés en Amérique, ont des dimensions considérables : celui de Santa-Rosa, dans la Floride, couvre une superficie de cent cinquante acres de terrain. Ils sont formés en grande partie d'écaillés d'huîtres, de moules et de buccins, et l'on y a trouvé des haches, des pointes de flèches en pierre, en corne ou en os, des fragments de poterie grossière, des mortiers en pierre, des pipes, des poignards, des couteaux, des ossements humains et des squelettes d'animaux.

A Esquimalt, dans l'île de Vancouver, les fouilles ont donné un vase à deux anses dont l'une représente un homme et l'autre le dos d'un animal. Des vases identiques ont été trouvés dans l'Amérique centrale, ce qui vient à l'appui de la théorie généralement admise aujourd'hui au sujet des migrations du nord au sud, des peuples américains.

Les *kjokkenmøddings* se divisent en deux classes bien distinctes : ceux qui sont situés sur le rivage de la mer et formés de coquilles marines, et ceux qu'on trouve dans l'intérieur, sur les bords des fleuves ou des rivières et qui ne renferment que des coquilles d'eau douce, ou même des mollusques terrestres. Ces derniers ont des dimensions beaucoup moindres que les autres et les débris de

poterie, les armes et les outils qu'on y a découverts témoignent d'une civilisation à son aurore, ce qui ne permet pas de les rapporter à la même époque que ceux dont nous avons parlé en premier lieu.

Au reste on n'est pas encore parvenu, et qui sait si l'on parviendra jamais à fixer les limites même approximatives de la période pendant laquelle ils ont été accumulés? Tout ce qu'on sait c'est qu'ils existaient longtemps avant l'arrivée des Européens et que les mammifères dont ils cachent les restes appartenaient aux mêmes espèces que virent les *Conquistadores* espagnols. Jamais on n'y a trouvé les ossements des grands animaux de race éteinte ou disparue. Ceux de l'Amérique du Nord n'ont pas donné d'outils en fer ni d'objets de métal d'aucune sorte. « Il semble donc naturel de placer leur lente formation entre la disparition de la faune que l'on peut appeler quaternaire et le premier emploi des métaux. » (1)

Les cavernes de l'Amérique, comme celles de l'Europe, ont servi de retraite à l'homme dans des temps dont il est impossible de préciser la durée; mais elles paraissent avoir été surtout utilisées comme lieux de sépulture. On y trouve, en effet un grand nombre de momies auprès desquelles sont déposées des haches, des pointes de flèches et des poteries dont l'ornementation rappelle parfois celle des poteries égyptiennes, comme par exemple, celles de la caverne explorée dans la vallée du Rio-Norzas, [province de Durango, Mexique.]

Dans la caverne connue sous le nom de *Salt-Cave* on a découvert des traces certaines du séjour de l'homme. Ce sont les cendres de nombreux foyers et des piles de pierres superposées, avec un trou ménagé au centre et destiné, selon une opinion assez probable, à recevoir des fagots qui éclairaient la grotte. A trois milles environ de cette immense caverne, un explorateur, M. Putnam, aperçut les pas d'un homme chaussé de sandales, et un peu plus loin, il trouvait les sandales elles-mêmes ingénieusement fabriquées de roseaux entrelacés et très bien conservées.

Tous les objets trouvés dans les cavernes témoignent d'une civilisation supérieure à celle des sauvages qui ont accumulé les *kjokkenmøddings*. Il est donc très probable que l'homme qui les habitait remonte à une antiquité moins reculée que ces derniers. Mais encore une fois, il est impossible de fixer une date.

(À continuer.)

(1) L'Am. préhist., page 67.

LE CHATEAU DE TRELOR ⁽¹⁾

V

Tout l'art de la diplomatie consiste, dit-on, à ne pas laisser échapper les occasions ; notre héroïne, elle, s'entendait même à les faire naître. C'est ainsi qu'on apprend, un beau jour, que la petite Suzanne Taupier, fille unique du plus riche fermier de la terre de Trélor, épouse pour sa bonne mine, le grand Cadet-Jobin, un des plus beaux gars du pays. Dieu sait le bruit ! Cadet n'apporte à sa fiancée que ses bras d'hercule et son bon caractère. Mais quoi?... la petite l'a voulu, et l'on dit même que Mlle Ferrand, sa marraine, a approuvé son choix et vaincu les hésitations du père, tant soit peu intéressées. La noce s'annonce magnifique. On est dans la quinzaine de Pâques, la saison est superbe et tout le canton sera invité. De plus, Cadet, orphelin de père et de mère, a été élevé par son oncle Firmin, le vieux serviteur de la comtesse ; la famille de Trélor ne peut donc se dispenser d'assister au mariage religieux, et le jeune comte René doit même honorer la noce de sa présence.

Dès neuf heures du matin, ménétriers en tête, hommes et femmes se donnant le bras, le cortège s'avance vers le village, de ce pas magistral et cadencé des paysans en cérémonie. Suzanne toute en mousseline blanche brodée et garnie de fleurs d'oranger, porte le fichu modestement croisé sur la poitrine, et sa petite tête brune est surmontée de la cornette du pays, qui, par un ancien et chaste usage, ne laisse passer des deux côtés du front qu'un mince bandeau de la chevelure. Le marié et ses amis, sanglés dans la longue redingote de drap luisant, ont le flot de ruban à la bouton-

(1) *Du Correspondant.*

nière, et les demoiselles d'honneur, en robe claire, tiennent à la main le gros bouquet de fleurs artificielles enveloppé d'un cornet de papier tout orné de cannetilles. Les vieux sont en blouse bleue et haut chapeau de soie, les commères en cachemire criard. Tout ce monde guindé, aussi grave et silencieux qu'il sera dans trois heures bavard et en liesse, passe par la mairie, puis envahit l'église. On contemple, en se recueillant, l'autel illuminé, les enfants de chœur en rouge, l'encens qui monte en nuage d'azur jusqu'à la voûte ; on écoute, les yeux écarquillés, le discours du curé. A la sortie, le bruit commence. Les dragées et les gros sous volent et retombent sur la place envahie ; les cris, les éclats de rire partent en fusées à la vue des gamins se culbutant sous cette manne terrestre. Les cloches carillonnent. On se cherche sans se trouver, on s'appelle et on ne s'entend pas. Enfin le tumulte s'apaise, et le cortège, à grand peine reformé, part pour la ferme du père Taupier, où l'attendent repas, bal, et souper.

Dans un vaste hangar improvisé en planches tendues de toiles, où deux grands poêles rougis vous donnaient la migraine, et où des courants d'air à fleur de terre veuaient vous glacer les pieds, deux cents couverts étaient dressés. Au bout de la table principale, les époux prirent place, et René s'assit à côté de l'heureuse Suzanne. On le traitait toujours en maître, d'autant mieux que Pierre Ferrand, peu communicatif avec ses fermiers, s'était abstenu de paraître à la cérémonie. Quant à Catherine, le jeune homme ne pouvait s'étonner de ne pas la voir, ce genre de festin ne comportant guère la présence de femmes autres que des paysannes.

Cet usage pour des châtelains, d'assister au repas de noces de leurs fermiers, peut paraître bizarre à notre époque ; il est cependant encore très répandu dans nos contrées de l'Ouest, où les populations purement agricoles ont gardé bien des coutumes anciennes. C'était là, néanmoins, pour le jeune comte le moment critique. Jusqu'au diner, tous ces braves gens s'observent, plutôt raides. Une fois à table, la chaleur des mets dégourdit les cerveaux, le vin délie les langues, et il n'est pas aisé au *Monsieur* de savoir manger, boire et rire comme les autres. Il faut avoir l'air naturel, bon enfant, se mettre au diapason sans toutefois compromettre sa dignité. René ne s'en tira pas mal, tantôt décochant quelque petit compliment à l'adresse de la timide mariée, tantôt se laissant complaisamment prendre par son voisin de droite, gros vigneron du canton, dans l'engrenage d'une conférence sur le phylloxera.

Pendant le tableau s'animait par degrés ; le vin de Vouvray faisait des siennes. Aux places d'honneur on se tenait encore,

mais aux deux bouts de la table en fer à cheval, où se trouvaient relégués la jeunesse et les invités de médiocre importance, le gaulois glissait dans le grivois, et le grivois dans le débraillé. Le fin esprit de crû avait là ses premiers sujets : le garde champêtre, le cantonnier, le fossoyeur surtout étaient d'une gaieté du meilleur goût. On se poussait, on se bousculait, personne n'était plus à sa place. Le garçon avaient mis le bonnet des filles, les filles, le chapeau des garçons ; les buveurs montaient sur la table pour ne pas tomber dessous. Et de ce fourmillement qui blessait les yeux, s'échappait un charivari écorchant les oreilles : gros rires éraillés, chansons éclatant faux, discussions poussées à l'aigu, apostrophes avinées, vociférations d'hommes en colère et de femmes effarouchées, éclats de verres et d'assiettes brisés, hurlements de chiens écrasés, imitation de cris d'animaux, enfin toute la joie débordée, tout le délire que peuvent inspirer le soleil et le vin de Touraine aux petits-neveux de Rabelais et de Pantagruel en pleine bombance.

Mais la jeunesse demande à danser, et laissant les vieux attablés faire emplir de nouveau les brocs sous prétexte de les vider, elle envahit la salle de bal, planchéiée, entourée de banquettes rustiques et toute ornée de guirlandes vertes et de branches de sapin ressortant en sombre sur le blanc cru de la tenture. Là-bas, au fond, l'orchestre grince ; mais l'air plus frais et le calme relatif de l'atmosphère ont reposé les esprits, et c'est avec une sorte d'apparat qu'on organise la contredanse officielle. René a naturellement invité la petite Suzanne, et le beau Cadet Jobin cherche des yeux la demoiselle d'honneur pour faire vis-à-vis, lorsqu'une voix fraîche et gaie lui fait tourner la tête.

—C'est sans doute moi que vous voulez inviter, monsieur le marié ? Me voici. Je n'ai pu venir au dîner, mais j'arrive à temps pour la danse.

Et Catherine passant avec aplomb son bras sous celui du pauvre garçon ahuri, se met en place pour le quadrille qui commence aussitôt. René lui adresse un salut contraint auquel elle répond par un gracieux signe de tête.

Mlle Ferrand, sur qui tous les yeux s'étaient fixés, portait ce poids de la curiosité avec une parfaite aisance. Sa robe claire, élégante et simple, dessinait sans un pli les lignes pures et superbes de ses épaules et de sa taille. Rien ne se lisait sur sa physionomie qu'un air de banale bienveillance, et elle regardait ni plus ni moins René que les autres. Lui, au contraire, éprouvait un embarras singulier que les figures de la danse, avec leurs mouvements et leurs croisements de main, n'étaient pas faites

pour atténuer. Suivant l'usage, le quadrille finissait par une sorte de chaîne anglaise, où dames et cavaliers marchant en sens inverse, doivent se retrouver par couple comme au commencement. La jeune fille s'avancé ainsi, dans la ligne ondulante formée de tous les danseurs, apparaissant et disparaissant tour à tour, et René qui se trouvait à trois ou quatre pas d'elle, se prit à suivre assidûment de l'œil le sillage de sa robe et surtout une rose rouge piquée dans ses cheveux noirs, et qui semblait voltiger devant lui comme un papillon éclatant.

La contredanse terminée, Mlle Ferrand s'approcha, pour la complimenter, de la mariée encore au bras du jeune comte.

—Sais-tu, ma petite Suzanne, que ta robe de nocés te va à merveille ! Le blanc, dit-on, éprouve toujours : mais toi, on dirait qu'il te rend plus jolie.

La paysanne rougit, et René comprit qu'il ne pouvait décidément plus rester muet.

—Je sais, mademoiselle que vous avez été très bonne pour nos nouveaux mariés.

—Ce que j'ai fait est peu de chose, répondit simplement Catherine ; mais je leur devais bien quelques menus cadeaux. Quoique plus âgée qu'elle, j'ai été pour ainsi dire élevée avec Suzanne, et sa vue me rappelle toujours ce bon temps de mon enfance.

René pensa que lui aussi avait vu Catherine toute petite.

—Je dois au moins, ajouta-t-il, vous remercier pour ce brave Cadet, auquel nous nous intéressons depuis longtemps.

—Va pour le merci, monsieur le comte. Je savais ce garçon protégé par la famille de Trélor, et ç'a été là ma raison déterminante pour décider le père de Suzanne à donner son consentement.

Satisfaite de cette première escarmouche, elle s'éloigna sur un léger salut, et René la vit aller de groupe en groupe, trouvant pour chacun le mot à dire, et, non sans élégance, parlant à tous ces braves gens leur langue, cette langue pittoresque, particulière au vieux terroir du cœur de la France, et qui est, ainsi que l'a dit Georges Sand, la véritable expression du caractère moqueusement tranquille et plaisamment disert de ces campagnes.

Elle franchit enfin la porte de la salle de bal, et comme René l'avait suivie instinctivement, il l'entendit répondre à haute voix au père Taupier qui venait de l'arrêter :

—Mon Dieu, oui... ma vieille Manon est souffrante ; je l'ai laissée au château. Mon père est en voyage, et je suis venue seule. Du reste, il est bientôt neuf heures ; je vais repartir...

Mais que je ne dérange personne... vous savez que je ne crains pas de voyager sans compagnie, même à la nuit venue.

Elle se mit en route sans tourner la tête. René eut un moment d'hésitation. Allait-il lui offrir de la reconduire, elle, une ennemie en somme ?... D'un autre côté, il avait assez lui aussi de la fête... Le chemin du logis était le même pour tous deux. Il fallait donc la dépasser sans rien lui dire... Ah ! bah ! cela ne l'engageait à rien..... Et depuis quand un officier français devait-il laisser une jolie fille traverser seule une forêt, la nuit, sans lui faire escorte ?

Il se dérida, la rejoignit et soulevant son chapeau :

—Mademoiselle, vous prenez, je crois, comme moi par les bois de Verrières pour rentrer chez vous... Voulez-vous me permettre de vous servir de guide ?

Se retournant, elle le regarda d'un air très naturellement étonné.

—De guide ?..... Je connais le chemin mieux que vous, je pense..... Et puis.....

Elle se tut. René crut voir, malgré l'obscurité, un malicieux sourire lui plisser les lèvres.

—Et puis ?..... répéta-t-il.

—Ne craignez-vous pas qu'on nous rencontre ensemble ?

Ce mot le piqua au vif, lui coupant la retraite.

—A vous voir partir seule ainsi, dit-il, je m'aperçois que vous ne redoutez rien. Croyez aussi que je n'ai peur de personne.

—Alors, en route, fit-elle d'un ton décidé.

Ils se mirent à marcher côte à côte sans se donner le bras, et entrèrent cinq minutes après dans une grande allée verte qui s'enfonçait tout droit à travers la forêt. La pleine lune perçait d'en haut les ramures et découpait en traits noirs l'ombre des branches sur le gazon naissant. La sève dormait encore dans les bourgeons des grands arbres, mais çà et là dans le taillis, on apercevait les arbustes plus précoces revêtus d'une sorte de poussière verdâtre qui annonçait l'éclosion du feuillage, et sur toute cette végétation grandissante, la rosée se déposait en gouttelettes diamantées étincelant dans les rayons tombés du ciel. Une lumière diffuse pénétrait et se dispersait dans la profondeur du bois assoupi, et des masses vaporeuses toutes brouillées d'ombre et de clartés, émergeaient comme au hasard les troncs bruns des chênes, lancés en mâts de navires, ou les tiges obliques des bouleaux, épanouis à leur cime en fusées blanches. Tout était doux, calme et reposé. A peine entendait-on au loin le cri prolongé d'une chouette, ou, sur le bord du chemin, le frôlement d'un

petit oiseau réveillé en sursaut dans les feuilles sèches d'un buisson et s'envolant au passage des deux jeunes gens.

Parfois aussi, comme un écho mourant, un dernier cri de joie de la fête leur parvenait encore, et le souvenir de cette foule en rumeur éveillait en eux la sensation troublante de leur solitude à deux.

Après qu'ils eurent marché assez longtemps en silence :

—On dirait la forêt vêtue d'une robe de gaze blanche, dit Catherine. Je suis sûre, monsieur le comte, que vous ne l'aviez jamais vue ainsi, et que vous trouvez dans cette clarté pâle, un singulier contraste avec vos limpides nuits des tropiques.

—J'ai vu des nuits et des jours splendides, répondit René, mais chaque pays a son caractère propre de beauté.

—Vous dites vrai, reprit-elle, et même, je pense que le sol natal a, pour tout cœur bien placé, un attrait que n'exerceront jamais des contrées plus favorisées du ciel. Pour moi, j'aime mon pays, son charme rustique un peu triste, ses travaux humbles, le parfum de ses fleurs agrestes, et jusqu'à la senteur de ses terres labourées. J'aime ces bois, et vous ne sauriez croire à quel point j'en connais les moindres arbustes comme les plus grands arbres, à force de les parcourir depuis que j'ai appris à marcher. Je me plais à trouver à la même place, comme un ami fidèle, tel chêne ou bien tel églantier. Au printemps je m'égaie à les voir se gonfler avec orgueil de sève nouvelle; je m'attriste à l'automne quand ils laissent tomber leurs feuilles comme des larmes, à leur pied. J'en suis arrivée à croire qu'ils me connaissent, et que, lorsque je passe près d'eux, comme ce soir, ma visite leur fait plaisir..... N'est-ce pas, c'est de l'enfantillage ?

—Très respectable en tous cas... Mais je ne vous aurais pas cru l'esprit si poétique.

—Il est vrai que j'ai été élevée en fille pratique, mais je ne suis pas insensible, et quand j'aime quelque chose ou quelqu'un, je l'aime bien.

—Mais c'est de la vertu, ou je ne m'y connais pas, s'écria René s'efforçant de rire pour dissimuler l'embarras qu'il ressentait devant la libre allure de Catherine..... C'est très beau, mademoiselle. Cependant, ne peut-on aimer un peu à droite et à gauche, à des degrés divers, tout ce qui vous semble, ou simplement aimable, ou digne d'une sérieuse tendresse ? Un grand poète l'a dit :

Il faut, dans ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
Pour savoir, après tout ce qu'on aime le mieux.

—Non, reprit-elle d'un ton plus grave, le cœur s'éparpille et n'a plus assez de force pour s'attacher à ce qui mérite de le fixer. Se consacrer à un coin de terre, et passer là sa vie à aimer; se faire aimer, y donner le peu de bien dont on est capable, voilà pour moi l'idéal du bonheur, je ne dirai pas le plus vif, mais le plus sûr. Je vous explique là mon genre d'existence, qui peut paraître singulière à beaucoup de gens, dont l'opinion m'est d'ailleurs indifférente. Je fais ce que je crois devoir faire sans me préoccuper du reste.

—Je vous comprends, dit René se laissant gagner par le charme de cette conversation toute franche... Mais vous vivez presque seule à Trélor, car votre père ne vous y tient guère compagnie, je crois. N'est-ce pas un peu sérieux ?

—Oh ! je suis bien habituée à être seule ! Je n'ai jamais connu ma mère, qui a donné sa vie pour la mienne. Mon grand père s'obstine à rester paysan à Mauvers ; mon père tout à son industrie et à son agriculture, me laisse absolument maîtresse à Trélor... Mais je m'aperçois que c'est toute mon histoire que je vous raconte là. Ce n'est guère intéressant.

—Au contraire, protesta le jeune homme. J'avoue que, dans ma pensée, vous me sembliez entourée d'un mystère qui m'intriguait un peu. A présent tout m'est éclairci.

Ils étaient parvenus à un rond-point, bordé de grands chênes, et d'où partaient cinq ou six allées dans autant de directions. Catherine s'arrêta.

—Je crois, dit-elle, qu'avec mes bavardages, je vous ai égaré. Nous ne sommes plus dans le bon chemin.

—Bah ! risqua René, avec vous, je n'ai pas peur de me perdre. Sans répondre à cette banalité, elle parut vouloir s'orienter et son compagnon ne songea pas que, il y avait un quart d'heure, elle s'était vantée de connaître la forêt jusque dans ses halliers les plus impénétrables. Après avoir promené ses regards autour d'elle :

—Nous avons pris trop à gauche. Du reste vous êtes à peu de distance de chez vous, mais moi, me voilà loin de Trélor.

—Eh bien, allons-y. Vous n'êtes pas lasse !

—Moi, être lasse !... Je n'ai jamais su ce que c'était. Mais je ne puis vous entraîner hors de votre chemin.

—Oubliez-vous que je me suis engagé à vous reconduire ?

Ils se remirent en route. De gros nuages noirs s'étaient élevés dans le ciel, et la lune qui semblait courir de l'un à l'autre, se cachait parfois derrière, laissant les bois dans l'obscurité. L'allée étroite qu'ils suivaient maintenant était moins frayée, plus iné-

gale, et s'enfonçait dans le taillis en courbes capricieuses. La marche y devenait assez difficile, et René s'approchant de Catherine lui avait pris instinctivement le bras. Plusieurs petits obstacles se rencontrèrent, un tronc d'arbre, une flaque d'eau, un fossé. Il sautait le premier, tendait la main à sa compagne, qui, s'appuyant franchement sur lui, passait à son tour. Cette façon d'aller favorisait peu la conversation, et même lorsque le chemin redevenait plus aisé, ils allaient d'un pas réglé, rapide, mais sans parler. En pareil cas, ces silences-là sont dangereux.

(A continuer)

CHRONIQUE DE NOEL

L'airain sacré de nos temples a résonné ; de nombreux fidèles accourent à son appel. Cloches, pourquoi troubler le silence de la nuit ? et vous, chrétiens, pourquoi diriger vos pas silencieux vers ces étincelants sanctuaires où mille gerbes de lumière se confondent avec mille guirlandes de verdure.

Interrogez la nature, elle vous répondra :

Demandez au ruisseau ce qu'il murmure, sous sa blanche pelisse ; demandez au bocage, ce que chante la bise dans ses rameaux dénudés ; demandez à l'étoile qui scintille, le secret de son nouvel éclat ; demandez au poète, ce que redisent les cordes inspirées de sa lyre :

Ecoutez ! un cri se prolonge,
Un cri qui grandit aussitôt ;
Regardez, ce n'est pas un songe
L'éclair précurseur luit là-haut :
Gloire aux cieux dans leur étendue !
Il est né, répète la nue :
A ce mot seul, mais triomphant,
La terre frémit d'allégresse.
Et le ciel lui-même s'abaisse
Auprès du berceau d'un enfant.

Noël ! tel est le mot que clame la nature dans son mystérieux langage !

Noël ! telle est la fête que l'Eglise célèbre en souvenir de l'humble, mais sublime naissance de l'Enfant-Dieu.

*
*
*

A Bethléem, sous un toit chancelant, un roi, le plus grand des rois voit le jour.

Les pâtres du vallon entourent son berceau, et le timide chalumneau, dans la plaine, harmonise ses premiers vagissements.

Enfant, pourquoi nais-tu dans ce triste abandon ; pourquoi as-tu préféré pour ta couche, quelques pailles entrelacées au duvet le plus moelleux ?

La véritable grandeur se plaît dans de simples atours.

Le nouveau né de Bethléem est appelé à de grandes destinées ; il naît loin des palais somptueux, des souverains de la terre, loin des symphonies brillantes de leurs cours mondaines, afin de mieux s'identifier au rôle divin qu'il doit remplir sur la grande scène terrestre.

Il grandira ; bientôt il sera en butte à la jalousie et aux persécutions de l'impie.

Sur le mont du Calvaire une larme s'échappera de ses yeux, une larme de sang, et le sol qui la recevra verra bientôt émerger de son sein une plante nouvelle, plante unique, mais pleine de la sève de l'existence.

A sa vue, le despote orgueilleux verra son étoile pâlir et son trône chanceler ;

La plante merveilleuse frappera ses projets diaboliques de stérilité. En vain prononcera-t-il sa destruction ; en vain sèmera-t-il autour d'elle, la haine et l'outrage ; en vain s'armera-t-il du fer et du feu pour la détruire dans la dernière de ses racines ; efforts superflus, la plante croîtra, grandira toujours et deviendra arbre ; un arbre dont l'épais feuillage ombragera bientôt toute la terre et dont les branches vigoureuses, renversant l'impie de son piédestal, délivreront les nations du joug odieux de l'impie.

Cet arbre est aujourd'hui l'Eglise qui, de ses vastes arceaux, domine la foule qui s'empresse de venir rendre hommage à Jéhovah, lors de la célébration de chaque anniversaire de sa naissance.

Où est maintenant celui qui a persécuté le nouveau né de Bethléem, dès sa naissance, et l'a contraint de fuir en Egypte ?

Où est celui qui lui fit verser cette larme de sang, source de notre immortalité ?

Le héros du Calvaire est venu et comme l'a si bien dit Racine, il n'a eu qu'à s'écrier :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
 Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
 Son front audacieux.
 Il semblait à son gré gouverner le tonnerre
 Foulaît aux pieds ses ennemis vaincus.
 Je n'ait fait que passer, il n'était déjà plus !

*
* *

Tout dans la nature porte à la poésie et il n'est pas un objet terrestre qui n'ait eu son chantre ou son poète.

Toutes les saisons enjolivées de leur parure particulière : le printemps avec ses roses et ses lilas en fleurs, l'été avec ses senteurs balsamiques et ses blés dorés, l'automne avec ses feuilles jaunissantes et les teintes grises de son ciel nuageux, l'hiver enfin avec ses fêtes joyeuses, ses talus glacés et ses forêts de blancs cristaux ; rien n'a échappé aux doux accords d'une lyre mélancolique ou aux airs légers des chalumeaux et des hautbois.

La fête de Noël ne fait pas exception à la règle générale.

Elle a ses bardes rustiques et ses chantres ailés.

Les premiers surtout, par un heureux rapprochement des chœurs célestes avec les chœurs d'ici-bas, des hymnes des séraphins avec le chant des bergers, de l'écho des cieux avec l'écho des campagnes, nous charment par la simplicité naïve et la grâce de leurs admirables improvisations :

LES ANGES

Lou rei de glori, ei nat en Bethléem
Levas vou, non ages paour de ren.

LES BERGERS

Prenguen lei flutos, lei fifres, lei tambours
Parten tous n'esperen pas lou jour
Canten tous chacun a vostre tour.

Parfois l'ange est passé, les bergers sont seuls et le lauréat de leurs danses sur le gazon, de leurs chansons sous le hêtre solitaire, les exhorte de ses mâles accents, à se mettre en route pour l'étable de Bethléem :

Allons bergers, allons tous
L'ange nous appelle,
Un sauveur est né pour nous
L'heureuse nouvelle !
Une étable est le séjour
Qu'a choisi ce Dieu d'amour.

Et les bergers de répondre à l'unisson :

Courons au, z'au, z'au,
Courons plus, plus, plus
Courons au
Courons plus
Courons au plus vite
A cet humble gîte.

Le Canada a conservé quelques-uns de ces vieux Noël bretons ou normands si populaires en France au XVII^e siècle.

Qui de nous, dans ses souvenirs champêtres, ne se rappelle point les paroles suivantes :

D'où viens-tu, bergère

D'où viens-tu ?

—Je viens de l'étable

De m'y promener,

De voir un miracle

Qui vient d'arriver.

Et après plusieurs strophes de ce genre, toutes aussi naïves que gracieuses, le Noël finit par cette perle :

Rien de plus, bergère,

Rien de plus ?

—Sont trois petits anges

Descendus du ciel,

Chantant les louanges

Du Père éternel !

Il y aurait toute une étude à faire sur ces jolis petits poèmes, nés de l'inspiration spontanée de poètes pour la plupart illettrés, mais qui, comme les anciens troubadours, avaient une certaine disposition pour la rime, et la facilité de donner à leurs pensées cet ensemble mélodieux qui vient de l'âme et qui s'épanche au-dehors, en accents émus et sympathiques.

Et les pieux cantiques qui remplissent le temple saint de leur douce mélodie, dans les fêtes de Noël, pouvons-nous les oublier ?

Pouvons-nous oublier ces chants suaves et touchants que le temps apprend chaque jour à respecter et qu'il désespère de ne pouvoir jamais vouer à l'oubli ?

Les années s'écoulent ; les prétendus bijoux du lyrisme lascif, brillent quelques secondes comme des météores d'un instant, puis disparaissent dans l'inconnu et cependant nous entendons avec un plaisir toujours nouveau :

Il est né le divin enfant

Jouez aux bois, résonnez musettes,

Il est né le divin enfant

Chantons tous son avènement.

Ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant

Ah ! que ses grâces sont parfaites !

Ah ! qu'il est beau, qu'il est charmant

Qu'il est doux ce divin enfant !

Ou encore, les airs de : «Ça bergers assemblons-nous. Les anges dans nos campagnes, *Adeste fideles*, etc.»

On a beau dire, le christianisme par la simplicité de son origine, le grandiose de ses fêtes et le sublime de sa fin, sera toujours la source par excellence de l'inspiration.

Quand l'orgue à minuit, de sa voix puissante accompagne les chœurs rappelant à la foule agenouillée et recueillie, le grand événement qui marque d'un sceau divin, la première seconde de l'ère chrétienne, ne nous dirions nous pas en effet, transportés dans ces plaines de Bethléem, où les anges jadis annonçaient aux bergers la naissance du Messie ? la table sainte où nous accourons tous, n'est-elle pas la crèche sacrée où nous, bergers d'un autre âge, nous venons rendre hommage au Sauveur des nations et à ce moment suprême, ne pouvons-nous pas redire avec de Fontanes :

Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel
 Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
 L'invisible union de la terre et des cieux ;
 Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible
 Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
 Où sur des harpes d'or, l'immortel séraphin
 Aux pieds de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.

* * *

Noël est encore le commencement du dernier acte du grand drame d'Eden ; drame qui plongea d'abord le mortel dans l'abîme du péché, drame qui le sauva ensuite et lui rendit l'immortalité par la main d'une femme.

Quelles scènes majestueuses se déroulent depuis le premier reflet du glaive flamboyant du chérubin aux portes d'Eden, jusqu'au premier vagissement de l'Enfant Dieu, dans l'étable de Bethléem.

Le roi des enfers triomphe durant des siècles, et impose son sceptre usurpateur aux créatures de Dieu ; œuvre du créateur lui-même, il s'arme contre son auteur et lui livre des combats acharnés.

Mais Dieu a parlé au commencement des temps.

Sa parole ne faillira point.

Un dernier combat se livre, à la naissance de Jésus et la vierge de Nazareth écrase la tête du serpent infernal.

Lucifer avait triomphé de la femme, dans le Paradis terrestre ; la femme triompha de l'ange des ténèbres dans l'étable de Bethléem.

En célébrant cette mémorable victoire, dans la belle fête de Noël, chrétiens, n'oublions pas de dire avec Turquet :

Oh ! sois heureuse entre les femmes,
Vierge au front pur, au nom béni !
Ton sein, plein de célestes flammes,
Ton sein a porté l'infini ;
Le Seigneur t'a faite si haute,
Que tu peux réparer la faute
De l'ancien couple criminel.
Le sceau qui le marquait s'efface
L'Eve antique reprend sa place,
Aux applaudissements du ciel !

Et nous devons ajouter : aux acclamations unanimes et reconnaissantes de la chrétienté !

CHS M. DUCHARME.

LES FAUX BRILLANTS

ACTE CINQUIEME

Le théâtre représente le salon de Dument.

SCÈNE PREMIÈRE

NICOLAS, MARIANE

(Nicolas en livrée dans une attitude gauche, empêtrée ; Mariane le regarde en riant aux éclats)

MARIANE

Ah ! mon Dieu, qu'il est drôle !

NICOLAS

Hum !... drôle !... c'est-à-dire...

MARIANE

Te voilà joliment harnaché !

NICOLAS

Tu peux rire !

Oui, c'est divertissant ! ainsi s'encarcaner,
Et voir autour de soi le monde ricaner !
Mariane, mon sort devient insupportable
Et j'aime cent fois mieux tout envoyer au diable,
Oui, que de figurer dans cet accoutrement !
Je veux comme un chrétien m'habiller ; autrement,
Point d'affaire !

MARIANE *(riant toujours)*

D'où vient cette étrange toilette ?

NICOLAS

Hé ! c'est notre bourgeois qui m'en a fait l'emplette.

MARIANE

A-t-il perdu la tête ?

NICOLAS

Il dit pour ses raisons
Que l'on s'habille ainsi dans les bonnes maisons ;
Et qu'il faut désormais...

(Mariane étouffe un fou rire)

Oui, toi, cela t'amuse !
Et loin de compatir à ma misère...

MARIANE

Excuse...

(elle rit)

Excuse-moi, Nicot, mais c'est vraiment plus fort...

(elle rit)

Oui, c'est plus fort que moi...

(elle rit)

NICOLAS

Juste, voilà mon sort !
De toujours à tes yeux paraître ridicule !

MARIANE

Mais...

(elle rit)

NICOLAS *(gesticulant)*

Tiens ! finissons-en ! je veux être une mule,
Un imbécile, un, un... tout ce que tu voudras,
Si...

MARIANE *(pouffant de rire)*

Prends garde, Nicot, n'étends pas trop les bras,
Tu peux faire éclater ton gilet...

NICOLAS *(furieux)*

Ah ! morguenne !
Il n'est plus avec toi patience qui tienne !
Et puisque contre moi tu te mets du complot,
Bonjour !

(il se dirige vers la porte)

MARIANE (*le poursuivant*)

Hé! Nicolas!...

NICOLAS (*sortant*)

Oui, je m'en vas...

MARIANE

Nicot!...

SCÈNE II

MARIANE (*seule*)

Mon Dieu, qu'il est fâché! Mais ceci me rassure :
Le dépit violent n'est pas celui qui dure.
Il va comme toujours s'apaiser en chemin,
Pour revenir contrit et le cœur sur la main...
Pauvre Nicot!

SCÈNE III

CECILE, OCTAVE, MARIANE

OCTAVE (*à Cécile*)

Vraiment, je ne puis le comprendre ;
Il s'obstine, se fâche et ne veut rien entendre.

CECILE

Oh! n'importe! il le faut...

(*apercevant Mariane*)

Oui, Mariane, cours

Prévenir mon père.

(*Mariane sort*)

SCÈNE IV

CECILE, OCTAVE

CECILE

Ah! c'est mon dernier recours.
Plus d'hésitation, car la mesure est pleine ;
Il a promis la main de ma sœur et la mienne
A ces aventuriers ;... je ne subirai pas,
Un tel outrage... Non! non! plutôt le trépas!

OCTAVE

Espérons, mon enfant ! Dieu nous sera propice.
L'honneur et le bon droit dominant l'injustice.
Tes nobles sentiments, par le malheur grandis,
Auront bientôt raison de ces affreux bandits.

CECILE

Espérons, puisqu'enfin vous voulez que j'espère ;
Et prions pour que Dieu désabuse mon père.
Mais Oscar !

OCTAVE

Oscar ?

CECILE

Oui, je l'ai bien maltraité.

OCTAVE

Mais il ne se plaint pas, lui, de l'avoir été.

CECILE (*avec émotion*)

Il ne m'en veut pas ?

OCTAVE

Non. Il s'accuse, au contraire ;
Il dit s'être montré brutalement sévère.
Il m'a même chargé d'implorer ton pardon,
Et de jurer pour lui que jamais...

CECILE (*avec enthousiasme*)

Qu'il est bon !

Qu'il est grand, mon Oscar ! Ah ! Dites-lui...

OCTAVE

Sans doute,

Sans doute... c'est connu... mais ce que je redoute.
Ce n'est pas, mon enfant, ton courroux ni le sien.
L'orage entre amoureux ne brisa jamais rien.
Il ne fait qu'enlever au froment son ivraie,
Et séparer l'or pur de la fausse monnaie ;
C'est pourquoi votre amour, ma chère, a résisté
A votre querelle.

CECILE (*joyeuse*)

Ah !

OCTAVE

Son cœur est attristé,

Mais...

CECILE (*vivement*)

Il m'aime toujours!...

OCTAVE

Hé, mon Dieu, il t'adore!

CECILE (*avec volubilité*)

Cher oncle! dites-lui que je... je l'aime encore;
Que je regrette... enfin... que j'ai beaucoup pleuré.....
Qu'il est généreux!...

OCTAVE

Oui! oui!

CECILE

Qu'il est adoré!

Que toujours...

OCTAVE

Oui, fort bien, je connais la formule
Et j'aurai, j'en suis sûr, un auditeur crédule,
Saisissant tous les mots et leurs sous-entendus
Avant que de ma bouche ils se soient répandus.

CECILE

Que vous êtes gentil!

OCTAVE

Bon... mais cherchons, Cécile,
Comment désabuser ton père.

CECILE

Oh! c'est facile.

OCTAVE

Hum! facile...

CECILE

Oui. D'abord, ce prétendu baron
N'est qu'un imposteur.

OCTAVE

Soit.

CECILE

Qu'un vulgaire larron.

OCTAVE

Mais la preuve ?

CECILE

Hé ! j'en ai l'assurance formelle
D'un témoin de ses vols.

OCTAVE

De qui ?

CECILE

De Jean Brunelle.

OCTAVE

Hein ? Brunelle ! Ce nom ne m'est pas inconnu.

CECILE

C'est un nouveau cousin qui nous est survenu,
Et qui, depuis huit jours, suit notre homme à la piste.

OCTAVE (*réfléchissant*)

Un cousin !

CECILE

Oui...

OCTAVE

Grand Dieu !

CECILE

Quoi donc ?

OCTAVE

Rien !

CECILE (*effrayée*)

Ah ! j'insiste !

OCTAVE

Jean Brunelle ! mais c'est... c'est l'enfant de ma sœur.

CECILE

Oui, sans doute ; un brave homme au surplus...

OCTAVE

Ah ! malheur !

Quel effrayant soupçon s'empare de mon âme !

CECILE

Un soupçon ?

OCTAVE (*sans l'entendre*)

Plus de doute !

CECILE

Expliquez-vous !

OCTAVE

. L'infâme !

CECILE

Parlez !

OCTAVE

Le brigand !

CECILE

Lui ! Serait-il soupçonné ?

OCTAVE

Non, pas lui !

CECILE

Mais alors ? . . .

OCTAVE (*avec émotion*)

Ils l'ont assassiné !

CECILE

Assassiné ? Mais, non ! non ! je ne puis le croire !

OCTAVE

Oui, les faits sont encore tout frais à ma mémoire.

Mon journal les donnait en détail ce matin.

(*tirant un journal de sa poche*)

Justement, le voici.

(*il lit*)

« Hier soir, des promeneurs attardés ont découvert, étendu sur le pavé dans une ruelle déserte, un inconnu frappé d'une balle à la tête. Son mouchoir est marqué des initiales : J. B.

Le malheureux quoique insensible, respirait encore. On le transporta à l'hôpital, où il est mort, dit-on, dans le cours de la nuit. Tout porte à croire que cet étranger s'est suicidé. »

CECILE (*émue*)

Ce n'est que trop certain !

Mon Dieu ! . . .

(*elle se cache le visage dans les mains et s'appuie contre un meuble.*)

OCTAVE (*conrant à elle*)

Cécile...

CECILE

Hélas ! mon pauvre Jean Brunelle !

OCTAVE

Chère enfant !

CECILE

Il est mort victime de son zèle !
Avec lui disparaît notre dernier espoir .
Désormais Faquino nous tient en son pouvoir !
Le crime est triompahnt !

(*sortant supportée par Octave*)

Que faire ? Ciel . . . que faire ?

OCTAVE (*seul*)

Pauvre petite !... hélas !... Mais que fait donc son père ?
Ah ! voici Mariane...

SCÈNE V

OCTAVE, MARIANE

OCTAVE

Eh bien ?

MARIANE

Notre bourgeois
Vous invite à venir plutôt une autre fois.
Il est très occupé, dit-il, et son notaire
Lui fait un long détail d'une ennuyeuse affaire.
C'est le contrat, je crois...

OCTAVE

D'Elise ?...

MARIANE

Justement !

OCTAVE (*avec empressement*)

Où s'est-il retiré ?

MARIANE

Dans son appartement.

OCTAVE (*sortant*)

Il en est encor temps !

MARIANE

Vous allez ?

OCTAVE

Les rejoindre.

MARIANE (*seule*)

La tempête, je crois, déjà commence à poindre.

SCÈNE VI

MARIANE, FAQUINO, TREMOUSSET

FAQUINO

La petite !

MARIANE

Monsieur ?

FAQUINO

Faites-moi le plaisir

D'annoncer...

MARIANE

Oui, Monsieur (*d part*) Peut-on si mal choisir !...
 Ah ! ma pauvre maîtresse, elle a le goût bizarre !

(*elle sort*)

SCÈNE VII

FAQUINO, TREMOUSSET

FAQUINO (*mystérieusement*)

Hein ? me suis-je montré d'une habileté rare ?

TREMOUSSET (*ayant regardé autour de lui*)

Admirable ! Ta balle est venue à propos
 Me tirer d'embarras et le mettre au repos.
 Ah ! quel démon ! Ses yeux lançaient des étincelles !
 Et quel coup de poing !... Brrr !... j'en ai vu cent chandelles.
 On eut dit franchement qu'un canon le poussait.

FAQUINO

Oui, tu l'as paru bel, mon pauvre Trémousset !
 Mais, enfin, nous voilà délivrés du seul homme

Qui pouvait nous gêner... et notre affaire, en somme,
 Marche bien dans l'instant, nous signons le contrat
 Je toucherai la dot d'Elise... *et cætera...*

TREMOUSSET

Très bien !

FAQUINO

Même je veux, par quelque manigance,
 Obtenir dès ce soir, du beau-père, une avance
 Sur la dot sus-dite.

TREMOUSSET

Oh !... Mais !...

FAQUINO

C'est plus certain.

TREMOUSSET

Soit.

FAQUINO

Je préfère traiter au comptant.

TREMOUSSET

C'est ton droit.

FAQUINO

Il est bon de savoir, au seuil du mariage,
 Sur quoi se fier ! Hein ! qu'en dis-tu ?

TREMOUSSET

C'est plus sage.

FAQUINO

Evidemment, mon cher.

TREMOUSSET

Oui, surtout quand on est
 Dans le cas de filer avant l'heure.

FAQUINO

Indiscret !

TREMOUSSET (*regardant autour de lui*)

Hein !

FAQUINO

N'anticipons pas sur l'avenir, mon drôle ;
 Et tiens-toi prêt surtout à bien jouer ton rôle...

TREMUSSET

A propos, ce grand nom dont tu m'as décoré
 Sonne bien à l'oreille et j'en suis honoré,
 Mais il est beaucoup trop étiré pour mon compte
 Et j'en perds la mémoire... je suis monsieur le comte
 De... de ... comment ?... *Monte... Monte...*

FAQUINO (*riant*)

Monte toujours.

TREMUSSET

Monte... belli... cano ?..

FAQUINO

Tout juste... Et tes amours
 Avec cette cruelle et farouche Cécile
 Font-elles du progrès?

TREMUSSET

La tâche est difficile.

FAQUINO

Il faut les cultiver.

TREMUSSET

Je les cultive aussi.

Malheureusement...

FAQUINO

Quoi?

TREMUSSET

C'est un cœur endurci.

FAQUINO

Qu'on peut attendrir.

TREMUSSET

Hum !

FAQUINO

Persiste.

TREMUSSET

Oh ! je persiste ;

Mais plus je suis pressant, plus elle me résiste,
 Et si je ne me trompe, au train que nous allons,
 Je n'aurai de sitôt planté quelques jalons

Dans les champs parfumés de... de... de l'hyménée,
Tiens ! je deviens poète ! Et ma muse obstinée
M'entraîne malgré moi.

FAQUINO

Suffit. Tenons-nous prêts ;
Et soignons bien surtout nos petits intérêts.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DUMONT

DUMONT (*dans la coulisse*)

Impossible, mon frère, aujourd'hui de t'entendre !
(*Il change, en entrant, son air courroucé en un air aimable,*)

FAQUINO

Le voilà !

(*Il échange des signes avec Trémouset*)

DUMONT (*leur serrant la main*)

Chers amis ! je vous ai fait attendre...

FAQUINO

Allons donc !

DUMONT

Mon notaire était à m'expliquer

Le contrat.

FAQUINO

Point d'erreurs ?

DUMONT

Non, rien à répliquer.

FAQUINO

Ce matin, en passant, il m'en a fait lecture,
Et je n'ai pas eu lieu d'y faire une rature.

DUMONT

Alors, puisque tous deux nous en sommes contents,
Il nous reste à signer.

DUMONT

Fort bien.

TREMOUSSET (*bas à Faquino*)

C'est le bon temps

Pour notre manigance.

FAQUINO (*bas à Trémouset*)

Oui, oui, laisse-moi faire.

DUMONT

Je ferai dans l'instant prévenir le notaire.

FAQUINO

A votre aise. Ah! pourtant...

(*il tire sa montre*)

Tiens, je suis en retard !...

Mais n'importe...

DUMONT

Quoi donc ?

FAQUINO (*avec indifférence*)

Oh ! rien. C'est à l'égard

De l'acquisition que ce matin j'ai faite

D'une maison de ville élégante et coquette,

Nid charmant pour passer notre lune de miel.

DUMONT

Ah ! vraiment ! Mais en quoi... ?

FAQUINO

Le point essentiel,

C'est qu'il faut qu'aujourd'hui même mon vendeur touche

Le prix de son immeuble.

DUMONT

Eh bien ?

TREMOUSSET (*à part*)

La fine mouche !

FAQUINO

Sans quoi la vente est nulle.

DUMONT

Alors il faut payer.

FAQUINO

Précisément. J'allais courir chez mon banquier,

Pour passer à l'escompte une lettre de change.

DUMONT

Ah !

FAQUINO (*regardant sa montre*)

Mais...

DUMONT (*regardant sa montre*)

Oui, c'est trop tard.

TREMUSSET (*à part*)

Voilà que ça s'arrange.

FAQUINO

C'est fâcheux, j'en avais calculé le montant
De manière à pouvoir vous remettre au comptant
Vos avances...

DUMONT

Mon cher, cette délicatesse
En un pareil moment, de votre part, me blesse.
Mettez donc le scrupule un instant de côté
Et réglons votre achat.

TREMUSSET (*à part*)

Hé, c'est toute beauté !

Le bonhomme est tombé comme un rat dans le piège.

FAQUINO

Mais...

DUMONT

Point d'excuse.

TREMUSSET (*à part*)

Allons, bon ! voilà qu'il l'assiège.

DUMONT (*plaisamment*)

Quand un futur beau père ordonne...

FAQUINO

Permettez...

DUMONT

Non, je ne permets pas... D'abord vous remettez
Cet escompte à demain.

FAQUINO

Mais, d'ici là, que faire ?

DUMONT

Mon Dieu !... toucher la dot et solder votre affaire.

FAQUINO

La dot de votre fille !

TREMUSSET (*à part*)

Il est pris tout de bon.

FAQUINO

Payée avant la noce ! Au comptant !

DUMONT

Pourquoi non ?

Le placement est sûr.

TREMUSSET

Oui, c'est incontestable.

DUMONT

Vous le consolidez par un titre valable.

(*à Trémoussset*)

Qu'en dit monsieur le comte ?

TREMUSSET

Exactement.

DUMONT

Très bien.

FAQUINO

Songez donc . . .

DUMONT

Inutile.

TREMUSSET (*à part*)

Oh, mais, c'est qu'il y tient !

DUMONT

Oui, c'est convenu.

TREMUSSET (*à part*)

Bon ! nous l'avons ! quelle chance !

Ah ! la vertu toujours reçoit sa récompense.

FAQUINO

C'est vraiment abuser . . .

DUMONT

Mais, laissez donc . . . voici . . .

(il lui remet un portefeuille)

FAQUINO *(prenant le portefeuille)*

Eh ! vous insistez tant...

DUMONT

Oui, oui, prenez...

FAQUINO

Merci !

(tendant le portefeuille à Trémousset)

Comte, me ferez-vous le plaisir...

TREMOUSSET *(saisissant vivement le portefeuille)*

Oh ! sans doute !

FAQUINO

De courir...

TREMOUSSET *(voulant partir)*

Oui, mon cher. *(à part)* Je ferai bonne route.

FAQUINO *(bas à Trémousset)*

Prends le premier convoi pour les Etats-Unis ;
Je te suivrai de près.

TREMOUSSET *(bas à Faquino)*

Prends ton temps.

DUMONT *(après avoir sonné)*

Mes amis,

Maintenant, s'il vous plaît, terminons notre affaire.

(à Nicolas qui entre)

Préviens mademoiselle Elise et le notaire
Que nous les attendons pour signer le contrat.

TREMOUSSET *(tendant la main à Dumont)*

Au revoir !

DUMONT *(surpris)*

Quoi ?

TREMOUSSET

Je cours compléter cet achat.

DUMONT *(le retenant)*

Pardon, vous partirez après la signature.
J'y tiens beaucoup.

TREMUSSET (*à part*)

Pas moi.

FAQUINO

Bon, voici ma future !

(*Il s'empresse auprès d'Elise qui vient d'entrer et cause avec elle*)

SCENE IX

Les mêmes, ELISE

TREMUSSET (*à part*)

J'aimerais mieux filer.

DUMONT

Vous nous ferez l'honneur

D'assister au contrat.

TREMUSSET

Oh !... mais... oui, de grand cœur !

DUMONT

C'est très aimable à vous.

TREMUSSET (*à part*)

Sacristie ! comment faire ?

(*apercevant Elise et allant la saluer*)

Ah ! pardon !

DUMONT

Tout est prêt... Que fait donc le notaire ?

(*apercevant Cécile qui entre*)

Ah !

SCENE VII

Les mêmes, CECILE

CECILE (*à part, voulant se retirer*)

Ciel !... les assassins de mon cher protecteur !

DUMONT (*allant à elle*)

Approche, mon enfant. (*bas à Cécile*) Prends un air moins boudeur !

FREMUSSET (*tendant la main à Cécile*)

Mademoiselle, je...

CECILE (*reculant d'horreur*)

Monsieur...

DUMONT (*bas à Cécile*)

Sois convenable

Au moins, morbleu !

CECILE (*à part, frémissant*)

La main d'un meurtrier,

TREMOUSSET (*à part*)

Ah ! diable !

CECILE (*bas à Dumont*)

Mon père, ignorez-vous qu'un meurtre audacieux...

DUMONT (*de même*)

Que nous importe à nous ?

*Cécile continue à parler bas à Dumont en lui indiquant Faquino et
(Trémoussel, Dumont s'indigne de plus en plus)*

TREMOUSSET (*à part*)

Cet air mystérieux

Me fait peur ; aurait-elle eu vent de notre affaire ?

DUMONT (*à Cécile*)

Tais-toi, sottie, ou... j'éclate !

CECILE (*avec découragement*)

Ah !

NICOLAS (*annonçant*)

Monsieur le notaire !

FAQUINO

Le notaire !

TREMOUSSET

Ah ! voici le notaire !

*(ils échangent de grands saluts avec le notaire et le conduisent à un
siège que lui présente Dumont)*

LE NOTAIRE

Messieurs !...

Hum !... je suis très sensible à l'accueil gracieux

Dont on m'honore... ahum !...

FAQUINO

Nous rendons au mérite

Un légitime hommage...

LE NOTAIRE

Ah ! baron !

CECILE

L'hypocrite !

Le monstre !... Dieu ! comment déjouer ce complot ?

Seule, que puis-je faire ? (*à Elise*) Ah ! ma sœur, un seul mot !

ELISE

Laisse-moi.

(Dumont et les autres causent avec le notaire)

CECILE

Je t'en prie !

ELISE (*impatimentée*)

Ah !

CECILE

Le devoir m'oblige

De t'avertir...

ELISE (*s'éloignant*)

Merci !

CECILE

Mais...

ELISE

Laisse-moi, te dis-je.

Persiste, s'il t'en tient, dans tes goûts roturiers ;

Quant à moi...

CECILE

Mais, ma sœur, ces deux aventuriers

Sont coupables...

ELISE (*avec emportement*)

Silence !

CECILE

Oui, coupables...

ELISE

Silence !

CECILE

D'un effroyable crime...

ELISE (*s'éloignant brusquement*)

Ah ! c'est trop d'insolence !

CECILE (*désespérée*)

Hélas !

DUMONT (*au notaire*)

Bien. Procédons...

LE NOTAIRE (*regardant par-dessus ses lunettes*)

Tout le monde est présent ?

DUMONT

Oui ! oui !...

LE NOTAIRE

(il prend une prise, se mouche, étale lentement ses papiers et lit solennellement)

« Pardevant »...

DUMONT

Oh ! c'est fort intéressant,

Cher notaire, pour nous, d'entendre votre prose ;
 Mais, tous, nous l'avons lue, et partant je propose
 Que vous nous exemptiez la répétition.

LE NOTAIRE

Je tiens à bien remplir ici ma mission.
 Et veux instrumenter conformément au code :
 Or le code est précis, très précis, sur le mode
 Et les formalités à suivre en pareil cas.

FAQUINO

Bah ! les formalités ne m'embarassent pas.

TREMOUSSET (*à part*)

Ni moi non plus.

DUMONT (*vivement*)

Enfin, la chose une fois faite
 Suffit de par la loi, sans qu'on nous la répète !
 Et rien n'oblige à lire une seconde fois.

LE NOTAIRE (*réfléchissant*)

C'est logique... oui, monsieur, votre avis a du poids...

(avec emphase)

Il est irréfutable !

DUMONT

Alors...

TREMOUSSET (*à part*)

Que de formules !

LE NOTAIRE (*à Dumont d'un ton sentencieux*)

Votre grand sens légal a vaincu mes scrupules !

DUMONT

A la bonne heure !

TREMOUSSET (*à part*)

Enfin !

LE NOTAIRE (*offrant solennellement la plume à Elise*)

S'il vous plaît...

SCENE XI

Les mêmes, JEAN BRUNELLE (*la tête entourée d'un bandeau*)

JEAN BRUNELLE (*entrant brusquement*)

Arrêtez !...

CECILE (*courant à lui*)

Jean Brunelle !

FAQUINO (*reculant consterné*)

Encor lui !

(*Elise laisse échapper sa plume et se jette avec un cri d'épouvante dans les bras de Dumont.*)

DUMONT (*avec indignation*)

Comment, Monsieur !

TREMOUSSET (*avec un geste de désappointement*)

Matés !...

JEAN BRUNELLE (*montrant Faquino du doigt*)

Cet homme est un brigand, un assassin farouche !...

FAQUINO (*tirant un pistolet de sa poche*)

Ton mensonge, maraud, va croupir dans ta bouche !...

(*Cécile se jette au-devant du pistolet de Faquino, Elise pousse un cri; Dumont la dépose sur un fauteuil et se retourne du côté de Fa-*

quino d'un air consterné, le Notaire disparaît derrière la table ; Trémoussset s'élançe sur Jean Brunelle du côté opposé à Faquino. Jean Brunelle arrache le pistolet des mains de Faquino, les saisit tous deux par les épaules, et les terrasse à ses pieds.)

JEAN BRUNELLE

A genoux, malheureux !...

(Il menace Faquino et Trémoussset du pistolet. Tous deux restent prosternés et se gardent de leurs mains. Jean Brunelle, se croisant les bras et regardant ses deux adversaires avec un sourire de mépris, ajoute :)

Ah ! vous m'avez cru mort !

Mais Dieu pour vous punir a veillé sur mon sort..

(à Faquino)

Vil meurtrier ! ta balle a glissé sur mon crâne...

FAQUINO

Je vous jure...

JEAN BRUNELLE

Ma plaie est là qui te condamne.

(saisissant Faquino par le collet et le redressant)

Allons, debout, coquin ! tes forfaits sont au jour ;

La justice de Dieu commence, c'est son tour !..

Trémoussset cherche à s'esquiver, mais il est rencontré en sortant, par Oscar qui le repousse sur la scène.

SCENE XII

Les mêmes, OSCAR, OCTAVE, MARIANE, NICOLAS, SERGENTS DE VILLE

OSCAR (repoussant Trémoussset)

On ne passe pas !

(Il fait signe à Nicolas d'approcher)

NICOLAS (hésitant)

Oh, je suis très excitable,

Et par emportement, je peux...

(Il fait un geste menaçant)

OSCAR (avec un geste d'impatience)

Va-t'en au diable !

(Il fait signe aux sergents de ville qui entourent Faquino et Trémoussset)

JEAN BRUNELLE (à Faquino)

Allons, fier descendant des nobles Faquini,

Retournez au cachot, votre règne est fini.

Les sergents de ville sur un signe de Jean Brunelle, emmènent Faquino et Trémouset. Oscar s'élançe vers Cécile qui l'accueille avec empressement. Dumont paraît ahuri, Elise s'évente affaissée dans un fauteuil.)

SCENE XIII

Les mêmes, moins FAQUINO, TREMOUSSET et les SERGENTS DE VILLE.

DUMONT (*paraissant s'éveiller d'un horrible songe*)

Ah ! grand Dieu ! quel malheur !

JEAN BRUNELLE (*à part*)

Il en a pour son compte

Des grandeurs d'ici-bas.

DUMONT

La ruine et la honte

Pour partage !... Ah ! qui donc pourra me secourir !

OSCAR

Moi !

DUMONT

Vous, Oscar, ici !... Vous !

OSCAR

Oui, pour vous offrir

Mon concours empressé dans le trouble où vous êtes.

DUMONT

Il est donc ici-bas encor des gens honnêtes !

JEAN BRUNELLE

Le règne des escrocs, cher oncle, a fait son temps,
Et le tour est venu pour les honnêtes gens.

DUMONT

C'est ma ruine, hélas !

OSCAR

Non, je l'ai prévenue.

La police, avertie à temps, est parvenue
A s'emparer sans bruit de toutes les valeurs
Dont vous aviez chargé ces infâmes voleurs.

DUMONT

Quel complot infernal ! mais aussi quelle chance !

(*avec un gros soupir de soulagement*)

Je renais à la vie !

OSCAR (*prenant Cécile par la main*)
Et nous à l'espérance.

DUMONT (*à Oscar*)
Elle est à vous. Que Dieu vous donne le bonheur,
Et vous sauve du goût de la fausse grandeur !

ELISE (*s'approchant vivement*)
Et vous ajoutez foi, mon père, à cette histoire !

DUMONT
Je cède à l'évidence ; il nous faut bien y croire.

ELISE
Est-il possible hélas ! Que vais-je devenir ?

DUMONT (*avec sollicitude*)
Pauvre enfant ! mon orgueil brise ton avenir !...

JEAN BRUNELLE
Non, non, rien n'est brisé, mais tout peut, au contraire,
S'accommoder à point.

DUMONT
Hein ! que voulez-vous faire ?

JEAN BRUNELLE
Remplacer Faquino, c'est tout simple.

DUMONT
Comment ?
Epouser Elise !

ELISE
Ah ! mon Dieu !
(*Elle remonte en s'éventant*)

DUMONT
Vous !

JEAN BRUNELLE
Franchement,
Il faut bien l'avouer, j'ai cette fantaisie.

DUMONT
Mais... pourtant... enfin... le...

ELISE
Ah ! je suis toute saisie !

JEAN BRUNELLE
Cher oncle, je comprends votre hésitation ;

Il vous faut sur mon compte une explication,
N'est-ce pas ?

DUMONT

Oui, j'admets qu'après. . .

JEAN BRUNELLE

Fort bien, c'est juste.

DUMONT

Mon avarie. . .

JEAN BRUNELLE

Oui, oui, cela vous tarabuste ?
Et vous rend défiant ? . . .

DUMONT

Ma foi. . .

JEAN BRUNELLE

Rassurez-vous,
Et laissez-moi vous dire. . .

DUMONT

Oui, dites. . .

JEAN BRUNELLE

Entre nous,
Je n'ai jamais atteint mes châteaux dans la lune ;
Mais j'ai fait en revanche une honnête fortune.

ELISE (*à part*)

Après tout ce cousin est fort aimable.

DUMONT

Mais. . .
Vous disiez avoir tout perdu ?

JEAN BRUNELLE

Je me vantais.

DUMONT (*étonné*)

Vous avez des moyens ?

JEAN BRUNELLE

Je suis millionnaire ;
Mon banquier, sur ce point, pourra vous satisfaire.

ELISE *à part*

Il est tout à fait bien !

JEAN BRUNELLE

Je m'étais mal vêtu
Pour traquer ces brigands. . .

DUMONT (*cherchant Elise, qui est restée au second plan*)

Elise! où donc es-tu?

Ah! te voilà!

(l'attirant par la main)

Voyons!

ELISE (*paraissant hésiter et baissant la vue*)

Mon Dieu!

DUMONT

Point de défaite!

Tiens!

(il leur joint les mains)

Voilà, mes enfants! C'est une affaire faite!

Elise et Jean Brunelle font groupe d'un côté, Cécile et Oscar de l'autre et se parlent en souriant; le notaire et Octave conversent ensemble au second plan; Nicolas se jette aux genoux de Mariane qui lui donne un soufflet en riant.

DUMONT (*au public*)

Ce que c'est que la chance! . . . Oui, c'est quand on le fuit,
Qu'avec acharnement le bonheur nous poursuit!

FIN DU CINQUIEME ACTE

ERRATA

LIVRAISON D'AOUT

Page 479, 10e vers : Remplacer : *Vas! Cours!* par : *Va! Cours!*

LIVRAISON DE SEPTEMBRE

Page 540. Remplacer les quatre vers à la suite de : *Comment conjurer par les suivants :*

D'orage que j'entends sourdement murmurer!
Seigneur, épargnez-moi! Je suis bien malheureuse

Page 545, 20e vers, remplacer : *bander* par *bouder*." 536, 8e vers, remplacer : *Ah! vraiment!* par : *Celui-là!*

LIVRAISON D'OCTOBRE

Page 584, 2e vers, remplacer : *à l'envie on complot* par : *à l'envie l'on complot*" 586, 14e vers, remplacer : *Tu me fasse rentrer* par : *Tu ne fasse rentrer*

LIVRAISON DE NOVEMBRE

Page 677, 4e vers, remplacer la virgule après le mot *galants* par un point." 679, 8e vers, remplacer : *Un simple parvenu* par *Un jeune impertinent*." 689, 4e vers, remplacer : *Et... puis, cher papa, entre nous,* par : *Et... puis, je le dis entre nous.*

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE :—Le Téléphone de Bell.—Le Phonographe d'Edison.—Le Canal de Panama.

L'invention du téléphone est sans contredit l'une des plus merveilleuses de notre époque, et son utilité a été reconnue et appréciée dès le début, tellement que son emploi est devenu général en peu de temps. Transmettre des ordres d'un appartement à un autre, d'un étage à un étage supérieur ou inférieur au moyen d'un tube muni aux deux extrémités d'un entonnoir, était un moyen trop élémentaire pour n'avoir pas été employé depuis longtemps dans les bureaux, dans les grandes maisons; mais, autre chose était de transmettre à des distances plus ou moins considérables, non seulement la hauteur des sons, mais jusqu'au timbre de la voix humaine, de manière à pouvoir faire reconnaître la voix de la personne qui parle de si loin par la personne qui écoute. La chose, même réalisée, paraît tellement extraordinaire qu'il est tout probable que la conception, que le rêve n'en avait jamais traversé l'esprit d'aucun homme. Et pourtant, voyez la simplicité de l'appareil nécessaire pour produire cet effet merveilleux: le téléphone, comme le tuyau acoustique, se compose de deux appareils identiques. Une membrane en fer doux, d'une extrême ténacité, est placée dans l'entonnoir; vient ensuite une tige d'acier aimantée, placée derrière la membrane, et perpendiculairement à celle-ci. Cette tige d'acier supporte une petite bobine de fil de cuivre qui se trouve aussi tout près de la membrane. Extérieurement, le téléphone présente une planchette verticale sur laquelle sont appliquées, en haut, une boîte contenant l'appareil de la sonnerie; en bas, une pile voltaïque; et entre les deux se trouve l'entonnoir transmetteur. Le récepteur est figuré par un second entonnoir relié à l'appareil par un fil métallique isolé, et que l'on tient contre l'oreille.

Ces deux appareils sont reliés par un fil métallique auquel on peut donner la longueur qu'on voudra. Que si une personne porte l'un de ces appareils à sa bouche et parle, les vibrations sonores produites par sa parole se transforment dans l'appareil en vibrations magnétiques et électriques, puis, transmises au moyen du

fil métallique à l'appareil opposé, se transforment de nouveau dans celui-ci en vibrations sonores que recueillera aisément la personne qui aura cet autre appareil, dans ce cas récepteur, appliqué à son oreille. Une sonnerie électrique donne les avertissements entre les deux personnes qui entrent en correspondance.

L'invention du téléphone est due à un savant écossais, M. Alexander Graham Bell, fils du professeur Bell, d'Edimbourg, avec lequel il s'est longtemps consacré à l'enseignement des sourds-muets. Dans cet ordre de travaux, M. Bell était parvenu à faire parler une sourde-muette, sa pupille, devenue depuis sa femme, et c'est précisément par les expériences auxquelles le conduisit cette tentative audacieuse, couronnée d'un plein succès, que l'idée du téléphone lui fut inspirée.

La première apparition du téléphone eut lieu à l'exposition de Philadelphie où il figurait modestement dans le compartiment des appareils de transmission télégraphique de la section américaine, sous une forme quelque peu rudimentaire qui lui donnait un faux air de bibelot. Mais aux premières explications des effets de l'appareil, la curiosité fut trop excitée pour qu'on n'entreprit pas immédiatement des expériences publiques.

M. Bell, fixé aux Etats-Unis depuis 1871, était alors professeur de physique à New-York.

Les premières expériences faites dans un rayon peu étendu, frappèrent tous les témoins d'admiration : l'appareil transmetteur était resté au centre de l'exposition ; le récepteur fut transporté à l'autre extrémité de la ville, et une conversation animée s'établit entre les personnes placées à ces deux points éloignés.

Une autre expérience eut ensuite lieu entre New-York et Philadelphie au moyen des fils du télégraphe qui furent distraits un moment de leurs fonctions habituelles, et elle n'eut pas moins de succès que celle qui avait été faite à l'exposition. D'autres essais furent faits successivement par M. Bell entre Salem et Boston, distance de 5 lieues, puis entre Boston et North Conway, distance de 50 lieues environ, avec un plein succès qui parut définitif. En effet, la conversation s'établit de la manière la plus nette entre les personnes séparées par des distances aussi considérables.

Ces faits devaient avoir et eurent en effet un immense retentissement dans le monde entier, et le téléphone se propagea avec plus de rapidité encore que ne l'avait fait le télégraphe électrique. De retour en Angleterre en 1877, M. Bell adressa à la Société des Ingénieurs et à l'Académie des sciences, en France, deux téléphones, et des expériences suivies furent aussitôt entreprises, d'abord de Paris à Saint-Germain-en-Laye, puis de Paris à Mantes,

distance de quinze milles, et l'on obtint d'excellents résultats. De Paris, où il subit l'examen sévère de la redoutable Société de physique le 2 novembre 1877, le téléphone se répandit dans les départements, et, en janvier 1878, on fit des expériences de la communication téléphonique à travers la Manche.

Aujourd'hui le téléphone est en usage partout, dans tous les pays, dans toutes les villes, et la somme d'avantages qui en résulte est incalculable. De son bureau, l'homme d'affaires communique avec ses correspondants avec autant de facilité que s'il les tenait à côté de lui. S'il a une visite à faire, il peut éviter toute démarche, toute perte de temps inutile, en demandant par téléphone s'il peut rencontrer la personne à qui il a affaire.

L'établissement des téléphones a bien son inconvénient réel, une incommodité dont on s'est plaint souvent : les poteaux plantés le long des rues et les réseaux de fils qui partent du centre, du bureau central, et qui rayonnent vers tous les points des villes ; mais dans un avenir peu éloigné, il est tout probable que l'on parviendra à annuler cet inconvénient par l'enfouissement des fils. Déjà des expériences ont été faites dans ce sens à Montréal. Si les premiers essais ont paru peu satisfaisants, il faut espérer que l'on en arrivera bientôt à de meilleurs résultats dans ce sens.

Pour terminer, je citerai quelques mots d'un journal français, l'*Echo du Nord*, au sujet de l'emploi du téléphone dans les mines de charbon. Les expériences avaient eu lieu dans les mines de Ferlay, le 5 mars 1878 :

" Il s'agissait principalement d'étudier l'emploi possible des téléphones dans les charbonnages. L'essai a pleinement réussi. Les interlocuteurs placés les uns au haut, les autres au fond du puits, ont pu correspondre aisément à une distance de 350 mètres (près de 1200 pieds) ; un air de musique a été joué, et aucune note n'a échappé aux oreilles qui devaient le recueillir. Toutefois, on a constaté qu'on entendait beaucoup mieux sur le sol que sous le sol. La cause de cette déperdition est expliquée par la submersion du câble qui, dans les mines, reçoit perpétuellement l'eau des cuvelages. "

Depuis, le téléphone est généralement employé dans les mines de charbon.

*
* *

Depuis son invention par M. Bell, le téléphone a été l'objet, de la part d'une foule de savants, d'expériences multipliées tendant à le perfectionner. Le phonographe n'en est pas un perfectionnement mais une transformation radicale des plus extraordinaires,

des plus étranges. Avec le phonographe, il ne s'agit plus de transporter instantanément le son de sa source à une distance plus ou moins éloignée, mais bien de l'enregistrer, de le *clicher*, tout à fait comme on fait en photographie pour les images, pour le reproduire à la volonté de l'opérateur, dans une heure, demain, dans dix ans, et presque autant de fois que la fantaisie lui en prendra. Si l'espace est vaincu par le téléphone comme il l'était déjà d'une manière différente par le télégraphe électrique, c'est donc le temps qui est vaincu par le phonographe. Je dirai plus tard comment Edison, en cherchant à perfectionner le téléphone, fut amené fortuitement à la découverte du phonographe.

Qu'on juge de la stupéfaction des savants faisant partie de la Société des mécaniciens télégraphistes et de la Société de physique de Londres quand on entendit, en 1878, le nouvel instrument intitulé le phonographe, inventé depuis quelques mois à peine, répéter à satiété une phrase apprise à New-York et reproduite vingt fois dans la traversée.

Qu'on juge de l'enthousiasme des membres de l'Académie des Sciences de Paris, quand, le 13 mars 1878, le même instrument fut admis à "*présenter ses compliments*" à la docte assemblée. Il est acquis en effet à l'histoire, grâce aux *Comptes Rendus*, que le phonographe, *soufflé* par son inventeur, à New-York, prononça distinctement les paroles suivantes lorsqu'il fut présenté : "*Le phonographe présente ses compliments à l'Académie des Sciences.*"

Le phonographe se compose, comme le téléphone, d'un appareil récepteur et d'un transmetteur, entre lesquels se trouve l'appareil enregistreur. Je vais reproduire la description qu'en donne un éminent physicien français, M. A. Vernier : "L'appareil récepteur est un tube recourbé, à l'extrémité duquel il y a un entonnoir dans lequel on parle. Au bout du récepteur, il y a une ouverture de deux pouces environ de diamètre fermée par un diaphragme ou disque métallique extrêmement mince qui vibre avec une grande facilité.

Au centre de ce diaphragme est fixé une aiguille d'acier qui se meut en même temps que le diaphragme. Cet appareil est posé sur une table et placé juste en face de l'enregistreur. Ce second appareil est un cylindre en bronze de quatre pouces environ de longueur et autant de diamètre, et dont la surface porte des rainures en forme d'hélice ; il y a environ dix de ces rainures hélicoïdales par pouce, ce qui fait quarante pour la longueur entière du cylindre. Le développement total de cette rainure est de 42 pieds.

"Le cylindre couvert de ces rainures en forme de vis, est

monté sur un axe horizontal et l'aiguille de l'appareil récepteur, placée comme nous l'avons dit, au centre du diaphragme vibrant, s'y appuie légèrement. Le cylindre est ainsi disposé que l'aiguille porte dans la rainure et que le cylindre peut être animé, par un mouvement d'horlogerie, d'un mouvement de translation horizontale, de telle sorte que l'aiguille reste toujours engagée dans la rainure de l'enregistreur. Les deux mouvements de translation et de rotation se combinent pour obtenir cet effet.

« Que faut-il donc pour enregistrer les vibrations de l'aiguille ? Il faut que le fond de la rainure, dont les diverses parties passent successivement devant l'aiguille vibrante, reçoive en quelque sorte l'empreinte de la vibration, que les ondes sonores s'y dessinent, qu'elles y tracent une courbe formée de parties successivement ascendantes et descendantes. Pour cela, on s'arrange pour que l'aiguille, en vibrant, exerce une légère pression sur une mince feuille d'étain : cette feuille qui enveloppe tout le cylindre est inélastique, elle reçoit une sorte d'impression, chaque oscillation de l'aiguille y produit un creux, une sorte de petite vallée.

« Quand le cylindre a achevé sa course, toutes les paroles prononcées dans le récepteur se sont imprimées dans la longue rainure hélicoïdale ; celle-ci a reçu une sorte de gravure naturelle, et les moindres inflexions de cette gravure ont leur importance, puisqu'elles sont la trace permanente d'une onde sonore. Si les sons ont été forts, les marques seront profondes ; s'ils ont été légers, elles seront plus légères ; la petite vague linéaire tracée par l'aiguille dans l'étain sera l'image fidèle des vagues sonores. »

Voilà donc le *cliché* formé. A l'aide du cliché, il s'agit de reproduire l'original, c'est à dire les sons. M. Vernier continue comme suit :

« Le troisième appareil est le transmetteur. Il faut se figurer un tambour conique métallique avec la grande extrémité ouverte et la petite extrémité de deux pouces de diamètre recouverte en papier. Devant ce diaphragme en papier, est un léger ressort en acier, vertical et terminé par une aiguille semblable à celle du récepteur. Le ressort est mis en rapport avec le diaphragme en papier du transmetteur, au moyen d'un fil de soie convenablement tendu.

« Cet appareil est placé devant le cylindre enregistreur de telle sorte que l'aiguille de l'appareil transmetteur recommence exactement la même course que celle de l'aiguille du diaphragme récepteur. La pointe d'acier suivra la pointe ondulée qui se déroule devant elle ; elle vibrera et recommencera dans le même

ordre tous les mouvements qui se sont imprimés sur la trace qui lui est marquée.

“ Des vibrations se communiqueront au diaphragme de papier, et il en résultera une série d’ondes sonores tout à fait semblables à celles qui ont été imprimées sur la feuille d’étain. On entendra, chose merveilleuse, sortir des mots du tambour conique, altérés cependant et empreints d’un timbre métallique. Si le cylindre se meut la seconde fois plus lentement que la première, la voix gagnera en gravité ; s’il se meut plus vite, elle deviendra plus aigue.

“ Tel est exactement l’appareil de M. Edison ; on comprend que le phonographe est un instrument bien autrement délicat que le téléphone ; il doit être construit avec la précision d’une montre ; il faut que le mariage entre le mouvement vibratoire des aiguilles soit du récepteur, soit du transmetteur, avec la rainure hélicoïdale du cylindre se fasse avec une admirable précision. L’aiguille qui imprime la voix doit avoir un mouvement aussi doux que facile ; l’aiguille qui la recueille doit presser, mais aussi légèrement que possible, sur la petite surface ondulée qui se métamorphose en vibrations sonores.

*
*
*

Avant de relater comment Edison fut amené à inventer le phonographe, je crois devoir donner une courte notice biographique sur le grand inventeur américain.

Thomas E. Edison est né en 1847 dans l’Ohio. Sa famille étant peu aisée, il dut se contenter d’une éducation élémentaire. Obligé de gagner sa vie, dès l’âge de 11 ans, il se fit marchand de journaux sur une ligne de chemin de fer. Plus tard, au lieu de vendre les journaux des autres, il s’imagina d’en faire un qu’il était sûr de vendre tout aussi bien aux voyageurs désœuvrés, avides de distractions. Il rédigea donc, composa et tira seul, ce qui suppose un apprentissage dans une imprimerie, la feuille en question et la vendit. Tout alla bien jusqu’à ce que, ayant indisposé contre lui quelque employé de la ligne, celle-ci lui fut interdite. Alors il devint télégraphiste. Les phénomènes électriques le séduisirent et il les étudia avec passion et ne tarda pas à aborder la série presque innombrable des inventions qui l’ont rendu si célèbre. Mais le succès ne vint pas tout de suite. Etant opérateur de nuit, il proposa à son chef la construction d’un appareil à l’aide duquel on pouvait lancer simultanément deux dépêches, dans deux directions opposées, avec le même fil. Le chef, convaincu qu’Edison inclinait à la folie, s’empressa de le mettre à la

porte. Attaché ensuite à la *Western Union Co.*, il continua ses recherches et lorsqu'en 1878 il inventa son phonographe, il avait déjà pris soixante-sept brevets d'invention dont la *Western Union Co.* s'était assuré le droit d'exploitation, hors celui du phonographe.

Depuis, Edison n'a cessé d'inventer, et il a établi des ateliers laboratoires à Mantow-Park, New-Jersey, où il fait construire ses appareils.

* *

Voici maintenant dans quelles circonstances Edison inventa le phonographe.

Il se livrait à des expériences ayant pour but le perfectionnement du téléphone. Il toucha par hasard l'instrument du bout du doigt, et l'ayant retiré vivement, il s'aperçut que ce contact avait laissé sur son doigt une trace sensible. Il pensa que si le diaphragme du téléphone avait imprimé une ligne sur son doigt, il pouvait en faire autant sur une feuille de papier, et qu'ainsi, le son pouvait être enregistré. Il prit en conséquence une feuille de papier de Morse et le joignit au diaphragme du téléphone qu'il inséra où se trouve le style de l'appareil de Morse. Ayant fait ensuite passer cette bande de papier imprimé dans l'appareil en sens inverse, il obtint le résultat inverse, et au lieu que le diaphragme vibrât au son de sa voix, ce fut le papier qui fit vibrer le diaphragme, qui fit entendre à son tour le faible écho du cri *Halloa! Halloa!* qu'il avait poussé lui-même à l'orifice récepteur, un moment auparavant.

C'était un triomphe!

Cet événement eut lieu dans l'après-midi d'un mardi. L'inventeur travailla à sa découverte sans désespérer, sans boire, sans manger, ni dormir, toute la soirée, toute la nuit, ainsi que le jour suivant. Enfin, le samedi, le premier phonographe était construit.

Si le hasard a été pour quelque chose et même pour beaucoup dans la découverte, on voit que le hasard a été laborieusement secondé dans la réalisation.

* *

Les travaux du canal de Panama se poursuivent avec la plus grande activité. M. Jules Dingler, l'ingénieur en chef, est revenu de France, avec une centaine d'ingénieurs nouveaux, et l'on fait des préparatifs pour recevoir dignement M. de Lesseps qui doit visiter les travaux au commencement de l'année prochaine. Pen-

dant la saison sèche, cinquante mille hommes seront employés sur les quarante-sept milles qui comprennent tout le développement du tracé du canal.

Je reproduis ici du *Telegram* de New-York, l'état des travaux. Ces renseignements importants ont été fournis par M. Nathaniel McKey, entrepreneur américain, qui est un homme pratique, et qui revient de l'isthme; ils ne pourront, je crois, manquer d'intéresser mes lecteurs.

“ Le coût pour l'enlèvement des divers matériaux de terrassement a été évalué primitivement de 50 cents à \$7 par mètre cube, et jusqu'ici, le prix de ce qui a été fait n'a pas, suivant les comptes de la compagnie, atteint à beaucoup près, la moyenne des évaluations, et souvent il n'a pas dépassé 50 p. c. Tout le travail est fait par contrat, mais la compagnie fournit tout l'outillage en exigeant un cautionnement pour la garantie d'un bon entretien, et aussi l'intérêt de la valeur de ce matériel à partir du jour où il est livré à l'entrepreneur. Ce matériel est simplement immense.

“ Il y a actuellement sur les chantiers vingt mille ouvriers, indigènes ou originaires des îles Caraïbes. Leurs salaires varient de \$1.50 à \$2 par jour, et chacun est en possession de plus d'argent qu'il n'en a jamais revé. Quand ils sont malades, la compagnie les prend à sa charge, et leur fournit gratuitement des médecins, des infirmiers, des médicaments, etc. Les bâtiments d'hospice établis à Aspinwall et à Panama, et ceux semés le long de la ligne du canal sont des modèles de propreté. Ils sont construits sur les collines les plus élevées de manière à fournir aux patients l'air le plus pur; tous les chemins environnants sont macadamisés et le drainage est parfait. Ils sont innombrables.

“... La majorité des entrepreneurs sont en ce moment occupés avec leurs hommes à niveler les hautes collines, à terrasser jusqu'au niveau des eaux, et à ouvrir des tunnels pour dériver la rivière Chagres. Quand cela sera fait, et c'est la partie la plus difficile, alors les machines pourront être mises en œuvre sur toute la ligne pour creuser le canal proprement dit... Le dragage a été pratiqué depuis un an seulement, le reste du temps depuis 1880 ayant été employé en préparatifs pour commencer cette œuvre effrayante. Beaucoup de travail a été exécuté jusqu'à présent et les progrès sont maintenant aussi rapides que possible, toutes les ressources mécaniques du monde étant utilisées par ces ingénieurs français, dont la conception, d'après les préparatifs qu'ils ont faits, équivalait déjà, dans mon opinion, à la moitié de l'accomplissement.”

CHRONIQUE DU MOIS

SOMMAIER.—Les anarchistes français et Rochefort—Vues éminemment patriotiques de Mgr Freppel sur la politique coloniale de la France—La Clovis Hugues et le cercle social des femmes—Mlle Van Zandt—Crédits du Tonquin votés—Brouhaha universitaire d'Espagne—Divers.

Le dimanche, 23 novembre, dans l'après-midi, a eu lieu à Paris, salle Lévis, une réunion d'anarchistes qui a tourné en émeute. Depuis quelques jours, des affiches apposées çà et là en divers endroits, invitaient à s'y rendre tous les ouvriers sans ouvrage. L'appel a été entendu : dès deux heures la salle était comble, et renfermaient 4,000 personnes dont un grand nombre d'ouvriers en blouse et en costume de travail. Il s'y trouvait aussi quelques femmes !

Le président ayant ouvert la séance en demandant une résolution énergique, lut ensuite une lettre d'un anarchiste espagnol, puis deux autres lettres, dont l'une, de soldats de Paris déclarant aux révolutionnaires qu'ils peuvent compter sur l'armée. La seconde, venant de soldats du fort de Vincennes, se termine par ces expressions brutales : « Les bourgeois comptent sur nous : que leurs illusions cessent, car dans la rue nous nous mêlerons à vous pour leur *cracher au coeur* le plomb qu'ils nous ont donné. »

Ensuite, l'un des secrétaires lut le manifeste des anarchistes. « Toujours la même chose : les ouvriers sont exploités, affamés par des ventrus et des voleurs qu'une soi-disant loi protège ; il est temps d'agir et puisque les prolétaires ne peuvent plus vivre en travaillant, ils doivent mourir en combattant. »

On vit, après cela, se succéder à la tribune plusieurs orateurs qui provoquent la rébellion et invitent leur auditoire au pillage des boulangeries et des magasins. Un M. Crépin, qui veut protester, est renversé et mis à la porte avec un œil arraché et ses vêtements en lambeaux.

Pour couronner *dignement* tout ce tumulte la résolution suivante est adoptée :

“ Considérant la situation des ouvriers qui ne peuvent actuellement compter que sur eux-mêmes, la réunion engage tous les travailleurs à ne plus respecter la propriété et à prendre partout où ils le trouveront ce qui est nécessaire pour vivre. Elle décide en outre qu'une grande réunion aura lieu prochainement sur la voie publique.

Sortis dehors, les anarchistes insultèrent les gardiens de la paix. Huit cents d'entre eux formant une bande, montèrent la rue de Lévis en chantant la *Marseillaise* et la *Carmagnole*.

Dix-sept arrestations furent opérées.

Le trop fameux Henri Rochefort, au cours d'un article où il prétend que c'est la police qui a provoqué l'émeute, dit de M. Ferry que « cet être ignoble *participe de la punaise et du chacal* » et conclut en ces termes :

Voilà à quelles extrémités criminelles se porte le sanglant bateleur qui, après avoir semé le choléra en France, fait actuellement tous ses efforts pour exciter la guerre des rues. Ce qui, heureusement nous protège contre sa scélératesse, c'est son incroyable bêtise.

Ce bas pasticheur de l'empire ne s'aperçoit même pas qu'imiter aussi servilement Emile Olivier et Pinard, c'est se préparer à finir comme eux ; avec cette différence, toutefois, que le peuple qui a laissé échapper les deux ministres de Napoléon III, n'aura probablement pas pour Ferry cette indulgence, sur laquelle celui-ci aurait tort de trop spéculer.

*
* *

Pour nous remettre des émotions du spectacle désolant donné par la canaille radicale, tournons nos regards vers l'une de ces rares, mais grandes figures qui, au milieu de tant d'abaissements, relèvent aux yeux des peuples le caractère français et le font admirer.

Le lendemain même de l'odieuse échauffourée racontée plus haut, l'illustre évêque d'Angers, Mgr Freppel prononçait devant la chambre, occupée à discuter les nouveaux crédits du Tonquin, un discours excellemment patriotique par lequel il se déclarait favorable à l'extension de la politique coloniale de la France.

Le brillant orateur exposa qu'en dehors de l'Algérie, *qui est plutôt une réunion de départements français*, la France n'a pour colonies que des petites îles dans les Antilles, Saint-Pierre et Miquelon, la côte du Sénégal et des îles minuscules autour de

Madagascar, et qu'au point de vue colonial, elle vient après l'Espagne. Or, pourquoi la France n'aspirerait-elle pas à l'empire colonial, tout comme l'Angleterre, et même comme l'Allemagne qui vient d'entrer dans cette voie ?

Pourquoi ?... Mgr Freppel a su répondre victorieusement aux objections que l'on oppose à ce pourquoi. Mais écoutons-le lui-même :

On objecte que nous n'avons pas une population assez nombreuse pour occuper des colonies nouvelles ; mais l'utilité d'une colonie ne se mesure pas au nombre des nationaux qui l'habitent.

Les Anglais sont en petit nombre dans l'Inde, et les Hollandais à Bornéo et à Java. On objecte encore que le commerce de la France avec ses colonies n'est pas assez considérable pour qu'on y ajoute un nouvel établissement. Cette objection est fondée sur une erreur. Le commerce avec nos colonies est considérable. Il le deviendra davantage avec une extension de nos territoires et des relations nouvelles avec des populations plus nombreuses.

Mais il y a autre chose que les intérêts commerciaux. La France a une mission civilisatrice que nos pères ont exercée avec grandeur, avec éclat, et à laquelle nous ne pouvons pas renoncer sans déchoir. La France doit occuper définitivement le Tonquin sous la forme du protectorat, qui est un legs de la monarchie. Elle doit refaire dans l'Indo-Chine quelque chose d'équivalent à l'empire de l'Inde, que nous avons perdu. Ce résultat est digne des sacrifices que nous nous imposons. Le percement de l'isthme de Panama nous dispensera un jour d'emprunter le canal de Suez pour nous rendre dans nos possessions de l'Indo-Chine.

Il faut, dit-on, redouter de faire de la politique coloniale aux dépens de la politique européenne, et regarder toujours la trouée des Vosges ; mais faut-il rester dans une attitude purement passive pendant que les autres nations s'installent, sur tous les points du globe, dans des positions stratégiques dont on ne pourra jamais les déloger ? Personne ne menace la France en Europe, la France ne menace personne, et le moment est bien choisi pour refaire en partie notre empire colonial. (Très bien ! au centre.)

M. PAUL DE CASSAGNAC. Monseigneur, voulez-vous avoir la bonté de déclarer que vous parlez en votre nom personnel ?

MGR. FREPPEL. Sur ce point, en effet, j'ai le regret de me séparer de mes collègues de droite. (Bruits divers.)

Ce n'est pas l'Angleterre qui s'opposera à notre extension coloniale, Elle a elle-même trop pratiqué cette politique, et il serait facile de lui répondre par la parabole de la Poutre et de la Paille. La Chine n'a rien à voir dans le Tonquin. Elle ne saurait invoquer une suzeraineté chimérique.

Après le guet-apens de Langson, il n'est pas possible de reculer, et on ne peut même admettre que la France accepte la médiation d'aucune puissance. Faut-il faire une nouvelle expédition de Chine sur Pékin ? Cela n'est ni nécessaire ni utile. Notre objectif doit être d'occuper le Tonquin tout entier et de nous y installer fortement, afin d'occuper Formose et d'y percevoir les douanes jusqu'à ce que la Chine soit venue à résipiscence.

Les guerres entre les nations éclairées sont des guerres maudites ; elles reculent le progrès de la civilisation. Mais il est des expéditions qui servent la cause de la

civilisation. L'expédition du Tonquin est de ce nombre. (Applaudissements sur divers bancs à gauche et au centre.)

*
* *

Ces nobles et généreuses paroles font aujourd'hui regretter à plusieurs journaux amis de M. Ferry, les attaques injustifiables qu'ils ont autrefois portées contre l'éminent évêque qui a ainsi parlé. Quelques-uns même le défendent avec un certain acharnement contre M. Paul de Cassagnac, moins gracieux dans son journal qu'il l'a été en Chambre à l'égard de Mgr Freppel. Ils ont bien le droit, du reste, d'être en extase devant un pareil discours. Ils y voient mis en pratique et vivant un patriotisme dont les idoles de boue qu'ils encensent habituellement ne leur ont jamais donné l'exemple.

*
* *

Et cependant cette sublime leçon a fait moins de bruit en certains quartiers et y a moins attaché l'attention que l'assassinat de Morin par la Clovis Hugues ! Celle-ci a reçu plus d'applaudissements et d'hommages que Mgr Freppel. Elle a même reçu l'apothéose ! Franchement l'on ne s'imaginerait pas jusqu'où l'on peut pousser la bêtise en France, si l'évidence des faits ne la mettait pas en si pleine lumière. Pourrait-on même soupçonner la possibilité des faits relatés dans la dépêche suivante ? Lisez :

Paris, 5 décembre.

Sous la présidence de Mlle Barberousse, le *cercle social des femmes* avait organisé hier soir, au deuxième étage, 67, rue St-Honoré, une réunion privée où l'on devait rédiger une adresse à Mme Hugues.

La réunion a eu lieu dans une petite salle, où deux quinquets éclairent mal les nombreux curieux qui se pressent, debout, devant une table où trône Mlle Barberousse, à côté de laquelle péroré M. Jules Alix, ancien membre de la commune. Ce dernier, après avoir comparé le coup de revolver de Mme Clovis Hugues au coup de pistolet de Camille Desmoulins qui, en 89, annonça la Révolution, déclare que la femme du député de Marseille ne doit pas subir l'acquittement : Elle est Mme Clovis Hugues, cela suffit ! Il annonce ensuite une prochaine réunion, grandiose, à la salle de la Redoute, "d'où il ne pourra ressortir qu'une ovation pour celle qui s'est fait justice elle-même.

Il relit l'adresse suivante qui est adoptée à l'unanimité, après une longue discussion sur la "justice boiteuse et vénale," qu'on change en "justice boiteuse et dispenseuse ; "

Paris, le 4 décembre 1884.

A Madame Clovis Hugues.

Madame,

Vous avez été plus forte, plus puissante, plus juste que les juges.

Honneur à vous !

Les femmes, qui ont courbé si longtemps la tête sous le poids des préjugés et des persécutions,

Qui ont tant souffert !

Qui souffrent encore,

Et qui, toutes, devraient avoir votre courage,

Les femmes vous admirent !

Nous souhaitons que l'acte extrême auquel vous avez été poussée par les lenteurs d'une justice boiteuse et dispendieuse soit le signal du réveil et le commencement d'une ère nouvelle.

Mises hors la loi, mineures, mais responsables,

Sans droits, mais esclaves de tous les devoirs,

Sans protection,

Sans défense,

Les femmes se doivent de se défendre elles-mêmes.

Madame, vous avez bien fait.

Honneur à vous.

La séance est levée après l'adoption du vœu de la mise en liberté de Mme Clovis Hugues.

* *

Ce n'est pas tout.

Une artiste qui chante à l'Opéra-Comique, Mlle Van Zandt, s'est trouvée en proie, au moment où elle commençait l'air du *Barbier* sur la scène, à un vertige que le public spectateur a interprété malicieusement. Aussitôt, grand émoi, grand scandale ! Mlle Van Zandt était-elle ivre, ou autrement malade ? Elle était ivre ! elle ne l'était pas ! Toujours est-il qu'on entretient de cette demoiselle tout Paris et toute la France, et que les journaux n'ont plus assez de colonnes pour appeler sur elle l'attention publique. A titre de simple curiosité, lisez seulement ce titre et ce sommaire d'une chronique interminable que je vois dans l'un des journaux les plus populaires de Paris :

CHEZ Mlle VAN ZANDT

Dimanche, 9 novembre 1884, 4, rue Christophe Colomb, au second étage. Antichambre encombrée de fleurs, envoyées du matin. L'interviewer est introduit dans le grand salon. Partout des portraits de la jeune cantatrice, buste, pastels, photographie. Une camériste fait pénétrer ensuite le visiteur dans le petit salon, où Mme Van Zandt mère, le reçoit. Dans le petit salon, la porte entr'ouverte de la chambre à coucher de la diva.

SCÈNE 1^{re} ET UNIQUE

Après avoir fait parler longuement la mère et la fille, *l'interviewer* qui n'est pas satisfait d'avoir assez gâché de papier, court chez les artistes pour savoir leur opinion sur l'incident ou sur l'accident, l'un des deux, ou peut-être tous les deux à la fois ! Puis, il faut qu'il aille ensuite chercher ce qu'en dit le docteur Lowe. Et en fin de compte, après avoir diverti des affaires sérieuses et gaspillé l'attention publique par tous ces racontars de commère, on y ajoute une lettre de la cantatrice protestant contre les accusations ou les soupçons dont elle est la victime.

*
*

Pauvre France !

*
*

La chambre française a terminé la discussion sur les affaires du Tonkin en votant les 43 millions demandés par le ministère. M. le duc de Rochefoucaud Bisaccia a lu à la tribune une déclaration par laquelle la minorité de droite, en vue des prochaines élections, a entendu se dégager de toute solidarité dans l'expédition du Tonkin.

Le 11 de décembre courant, le Sénat, à l'unanimité moins une voix, a voté à son tour les crédits. La droite s'est abstenue.

*
*

Dans notre dernière chronique, en parlant des incidents universitaires de novembre, nous avons signalé l'émeute des étudiants de Madrid. Voici les détails.

Les évêques espagnols ayant blâmé à bon droit un professeur de l'université de Madrid, de s'être prononcé en faveur de la *libre-pensée*, c'est-à-dire de la pensée sans guide et sans frein, dans l'enseignement, le pédantisme des élèves en fut choqué, et ceux-ci se livrèrent, dans les rues, le 20 novembre dernier, à des démonstrations tellement tumultueuses que la police fut obligée d'intervenir, et de se livrer à un combat en règle contre eux. En face de l'attitude résolue de la police, les jeunes libérateurs s'enfuirent dans toutes les directions, en semant l'alarme partout, et coururent se réfugier dans les maisons. Nombre d'entre eux se

dirigèrent vers le corridor de l'Université. « M. le gouverneur de Madrid et le colonel chef de la garde municipale donnèrent l'ordre de courir sus aux étudiants, et une soixantaine de gardes, l'épée nue et le revolver à la main, se précipitèrent dans les couloirs au milieu d'une scène indescriptible. Les huissiers et portiers de l'université protestèrent, le recteur avec des professeurs en costume, la toque universitaire sur la tête et en robe, se placèrent en vain sur le grand escalier, invoquant les traditions de leur vieille compagnie, les réglemens sanctionnés par la jurisprudence des tribunaux et les décrets royaux; tout fut inutile.

« Enfin le recteur déclara qu'il se démettait de ses fonctions devant la violation de l'enceinte de son université.»

Le récit, entre guillemets, que nous venons de rapporter est évidemment l'œuvre d'un homme plus disposé à justifier l'insubordination et l'émeute qu'à servir la cause de l'ordre et des intérêts publics.

Le cabinet espagnol ayant pris parti pour les étudiants ultramontains et leurs professeurs, cent vingt-six professeurs de l'Université de Madrid et un certain nombre de professeurs des Universités des provinces ont, en guise de protêt, signé une pétition demandant la *liberté* (c'est à dire, dans leur pensée, la *licence*, la *prostitution*) de l'enseignement. En revanche, quatre-vingt quatorze professeurs catholiques sont venus, à leur tour, présenter une contre-pétition.

L'agitation n'est pas tout-à-fait calmée. Il pourrait en résulter des conséquences beaucoup plus redoutables que celles déjà exposées ci-haut.

* *

La conférence du Congo, dont nous avons annoncé, avec détails, les préliminaires dans notre chronique d'octobre, siège toujours. Lorsqu'elle sera terminée, nous publierons un résumé de ses travaux.

* *

1884 ne sera bientôt plus. Et s'il faut en croire les *Adventists* et leurs prophètes, un peu moins autorisés qu'Elie, l'univers tout entier touche lui-même à sa fin. Ils ont fixé le 4 janvier 1885 comme le jour du jugement dernier!! Alors cette chronique est la dernière, et nous n'aurons plus à nous occuper de la Conférence du Congo.

En attendant, lecteurs, bonne année!

PHILIPPE MASSON.

TABLE DES MATIERES

DU

TOME VINGTIÈME DE LA "REVUE CANADIENNE."

JANVIER 1884

	PAGES
Le château de Vaudreuil, par A C de Léry Macdonald	1
La littérature grecque, par Edmond Lareau	12
Le lis de St-Joseph (poésie), par l'abbé N Caron	26
Adieux à la vie, par Rosalba Tétraut	28
Le bois de la Boulaye, par Alfred de Courcy	30
Les souhaits du nouvel an (poésie), par Ernest Marceau	55
L'abbé de Queylus, par Pascal Poirier	56

FEVRIER

L'abbé de Queylus, par Pascal Poirier	65
Le château de Vaudreuil, par A C de Léry Macdonald	69
Le bois de la Boulaye, par Alfred de Courcy	86
Un gouverneur du Canada inconnu	113
Revue politique, par A G L Desaulniers	122

MARS

Un gouverneur du Canada inconnu, par T B Bédard	129
L'Eglise et l'Etat, par P R	133
La musique et la liturgie, par le Rev. Francis Witt	139
Monsieur Moi, par S Blandy	147
Le château de Vaudreuil, par A C de Léry Macdonald	165
La famille Le Fébure de Bellefeuille, par A C de Léry Macdonald	168
Bulletin bibliographique, par J D	177
La Dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant	179
Revue politique, par A G L Desaulniers	182

AVRIL

Education	193
François Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres, par Giulio	199
Monsieur Moi, par S Blandy	206
La Dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant	225
La famille Le Fébure de Bellefeuille, par A C de Léry Macdonald	235
Revue politique, par A G L Desaulniers	248

MAI

La politique et la littérature en Italie, par Giulio	258
Monsieur Moi, par S Blandy	263
La Dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant	281
La famille Le Fébure de Bellefeuille, par A C de Léry Macdonald	291
Revue scientifique, par Octave Cuisset	303
Esquisses historiques sur le roman, par J J Beauchamp	310
Revue politique, par A G L Desaulniers	314

JUN

	PAGES
De Pembroke à la baie d'Hudson, par J B Proulx, Ptre	321
Esquisses historiques sur le roman, par J J Beauchamp	337
Monsieur Moi, par S Blandy	344
La dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant	355
Revue scientifique, par Octave Cuisset	365
Hymne national pour la fête des Canadiens-Français (poésie), par l'ab. N- Caron	*75
Revue politique, par A G L Desaulniers	377

JUILLET

De Pembroke à la baie d'Hudson, par J B Proulx, Ptre	385
Esquisses historiques sur le roman, par J J Beauchamp	401
Monsieur Moi, par S Blandy	410
Les faux brillants, par F G Marchand	417
La Dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant	425
Les cieux et leurs habitants, par Giulio	433
Revue scientifique, par Octave Cuisset	440

AOÛT

Monsieur Moi, par S Blandy	449
De Pembroke à la baie d'Hudson, par J B Proulx, Ptre	458
Les faux brillants, par F G Marchand	476
Lettres inédites de Octave Crémazie, par l'abbé H R Casgrain	486
La Dame d'Ellermore, par Mrs Oliphant	493
Revue scientifique, par Oct. Cuisset	515

SEPTEMBRE

De Pembroke à la baie d'Hudson, par J B Proulx, Ptre	513
Les cieux et leurs habitants, par Giulio	526
Les faux brillants, par F G Marchand	531
Le Château de Trélor, par Alex. Rocoffort	555
Bulletin bibliographique, par P B Mignault	565
Revue scientifique, par Oct. Cuisset	569
Curieuses statistiques, par Oct. Cuisset	575

OCTOBRE

Les faux brillants, par F G Marchand	577
Immigration et colonisation sous la domination française, par Edmond Lareau	593
Le château de Trélor, par Alexandre Rocoffort	597
Un critique au Pilori, par Chs M Ducharme	639
Indolence (poésie), par J A Poisson	621
Revue scientifique	623
Chronique du mois, par Philippe Masson	631

NOVEMBRE

Les cieux et leurs habitants, par Giulio	641
Entretien sur l'état actuel de la société, par J S Raymond	651
Les faux brillants, par F G Marchand	670
Le château de Trélor, par Alex. Rocoffort	692
Revue scientifique, par Oct. Cuisset	697
Chronique du mois, par Philippe Masson	700

DECEMBRE

Florence, par G. Lamberty	705
Les anciens peuples de l'Amérique, par Ernest Marceau	709
Le château de Trélor, par Alex. Rocoffort	714
Chronique de Noël, par Chs M Ducharme	722
Les faux brillants, par F G Marchand	728
Revue scientifique, par Oct. Cuisset	754
Chronique du mois, par Philippe Masson	762